102e ANNÉE 6

l'École des lettres

www.ecoledeslettres.fr

La littérature pour la jeunesse, une littérature pour la vie

Journée d'étude du 4 avril 2011
à l'initiative des éditions Casterman, l'école des loisirs,
Flammarion-Père Castor et Gallimard Jeunesse,
en partenariat avec le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles

La littérature pour la jeunesse, une littérature pour la vie

Journée d'étude organisée par les éditions Casterman, l'école des loisirs, Flammarion-Père Castor et Gallimard Jeunesse, en partenariat avec le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles, le 4 avril 2011

3 Présentation
par Luc Battieuw, directeur du Centre de littérature de jeunesse

5 Ces livres qui marquent pour la vie
par Marie Saint-Dizier

19 Table ronde
Rencontre avec Marie Desplechin, Yaël Hassan, Françoise Rachmuhl, animée par Maurice Lomré

31 La lecture en territoire adolescent. Approches sociologiques
par Christophe Evans

47 Table ronde
Rencontre avec Sophie Chérer, Fabrice Colin, Sophie Dieuaide et Timothée de Fombelle, animée par Ariane Leturcq

L'École des lettres des collèges, revue pédagogique mensuelle éditée par l'École / l'école des loisirs SA, 11, rue de Sèvres, 75006 Paris. Président, directeur de la publication : Jean-Louis Fabre ; directeur de la rédaction : Claude Riva ; rédactrice en chef adjointe : Marie-Hélène Sabard ; secrétaire de rédaction : Léonore Nielsen, iconographe : Sylvie Dalle. CPPAP : 1115 T 85664. ISSN : 0761-3903. Dépot légal : 3e trimestre 2011. Imprimerie Technic Imprim, 15, avenue des Deux-Lacs, 91942 Les Ulis Cedex.

Rédaction : 11, rue de Sèvres, 75006 Paris. Tél. 01.42.22.94.10 – courrier@ecoledeslettres.fr

Ce numéro spécial ainsi que les actes de la journée d'étude organisée en novembre 2008 par les éditions Casterman, l'école des loisirs, Flammarion-Père Castor et Gallimard Jeunesse,

*« **La littérature des enfants fait école** »*

sont en ligne sur

www.ecoledeslettres.fr

Bibliothécaire de formation, LUC BATTIEUW *est véritablement la cheville ouvrière de la littérature de jeunesse en Belgique : aucune manifestation ou initiative lui étant consacrées ne lui échappe.*

*Membre fondateur et président de la section belge francophone de l'IBBY (*International Board on Books for Young People*), l'Union internationale pour les livres de jeunesse, il anime également la revue* Libbylit, *organise le Salon du livre de jeunesse de Namur et a fondé le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles, qu'il dirige aujourd'hui.*

Quatre éditeurs – Casterman, l'école des loisirs, Flammarion-Père Castor et Gallimard Jeunesse, en partenariat avec le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles – sont à l'initiative de cette journée d'étude intitulée *La littérature pour la jeunesse, une littérature pour la vie* qui se propose d'explorer l'écriture romanesque.

L'idée est née à Paris, le 15 novembre 2008, quand ces mêmes éditeurs s'étaient réunis pour organiser, au théâtre du Vieux-Colombier, une journée portant sur l'introduction de la littérature de jeunesse à l'école, *La littérature des enfants fait école*. Michel Defourny, Christian Poslaniec, Max Butlen et Christine Houyel avaient alors apporté leurs réflexions et leur regard critique sur la légitimation de cette littérature par l'institution scolaire.

En Belgique, elle a également pris place à l'école, mais surtout grâce aux nombreux projets élaborés par des structures d'éducation permanente, des associations, des bibliothèques, des librairies... Beaucoup fêtent aujourd'hui leurs vingt, vingt-cinq ou trente ans d'existence. Il serait impossible de tous les citer. Un seul constitue, à mes yeux, une référence indiscutable : le prix Bernard Versele, créé en 1979.

Plus récemment, plusieurs initiatives ont été prises par le ministère de la Culture qui a chargé Michel Defourny

de mettre en place des projets visant à promouvoir la littérature de jeunesse en Communauté française (dans les bibliothèques, les librairies, les écoles normales) ; des bourses destinées aux auteurs et illustrateurs ont été instituées, ainsi que le Grand prix triennal de littérature de jeunesse, qui a déjà récompensé deux de nos créateurs, Kitty Crowther et Rascal.

C'est dans le même temps que des Centres de littérature de jeunesse ont vu le jour : celui de Bruxelles, qui a cinq ans, celui de la Louvière, dirigé par Laurence Leffebvre, et enfin celui de Liège, inauguré en septembre 2010, et dirigé par Michel Defourny et Chantal Cession. À tout cela, il convient bien sûr d'ajouter le Wolf (la Maison de la littérature de jeunesse), avec Muriel Limbosch, le Salon du livre de jeunesse de Namur, le seul en Communauté française, et le service culturel de la province du Luxembourg, par l'intermédiaire de Christiane Toussaint, pionnière chez nous d'une sensibilisation à la petite enfance.

Donc, la littérature de jeunesse se porte bien. Il reste cependant beaucoup à accomplir.

Si, il y a bientôt trois ans, les quatre éditeurs organisateurs avaient surtout axé leur journée d'étude sur l'image et l'album, il nous a semblé intéressant de porter aujourd'hui un regard sur l'écriture romanesque pour les jeunes.

Quelles sont les œuvres qui nous ont marqués et nous marquent toujours ? Pourquoi ? Quels sont les intérêts de nos lecteurs d'aujourd'hui ? Quelle est l'évolution du métier d'écrivain pour la jeunesse ? Que veut dire « écrire pour la jeunesse » ? Quelles sont les nombreuses mutations du champ éditorial ?

Voilà peut-être quelques pistes à suivre au cours de cette journée, en compagnie de nos deux conférenciers, l'écrivain Marie Saint-Dizier et le sociologue Christophe Evans, et de sept auteurs invités autour de deux tables rondes.

La première, animée par Maurice Lomré, sera consacrée à ce qui fait du livre de jeunesse un livre « qui marque pour la vie ». Nous y retrouverons Marie Desplechin, Yaël Hassan et Françoise Rachmuhl.

La seconde, animée par Ariane Leturcq, sera davantage tournée vers l'avenir du livre de jeunesse dans un paysage de plus en plus numérique. Sophie Chérer, Fabrice Colin, Sophie Dieuaide et Timothée de Fombelle nous donneront leur avis sur leur travail de création et les lectures qui les ont marqués.

LUC BATTIEUW

Ces livres qui marquent pour la vie

par Marie Saint-Dizier

Derrière le nom de Marie Saint-Dizier se cachent au moins deux auteurs, car c'est sous celui de Marie Farré qu'elle a signé Papa est un ogre, Les Aventures de Papagayo, Mina, mine de rien, Mon maître d'école est le yéti *(Gallimard Jeunesse) ou encore* Ah ! Si j'étais un monstre *(Hachette Jeunesse)… – autant de titres qui font déjà partie du patrimoine. Sous le nom de Marie Saint-Dizier, elle publie :* Je reviens, Ne jouez pas sur mon piano, Les portes s'ouvriront sept fois *(Gallimard Jeunesse). Elle a participé activement, chez Gallimard Jeunesse, à la conception de la collection « Découverte Benjamin » et a aussi traduit Allan Ahlberg, Quentin Blake, Roald Dahl, Maurice Sendak et Mark Twain. Elle est enfin l'auteur du* Pouvoir fascinant des histoires. Ce que disent les livres pour enfants *(Autrement, 2009).*

L'écriture est pour elle une passion qu'elle aime transmettre en animant de nombreux ateliers d'écriture avec les classes, ainsi que des stages de formation à la création d'albums.

Que sont pour nous, adultes, ces livres qui marquent pour la vie ? Qu'est-ce qui les rend inoubliables ? Et que sont-ils pour les enfants ?

Ce sont des livres qui nous transportent dans un univers radicalement autre, qui déclenchent chez nous des émotions essentielles, qui nous font rire, pleurer, nous étonner, nous indigner, des livres dans lesquels l'enfant lecteur reconnaît sa propre fragilité dans un personnage principal qui parvient à surmonter les épreuves parce qu'il connaît ses forces, ses faiblesses, et sait les utiliser.

Ce sont aussi des livres qui donnent envie d'explorer le Grand Nord, d'avoir un lion, de voler jusqu'au pays de Peter Pan, ou bien d'être passager clandestin dans un bateau de pirates.

Ce sont des livres qui créent une atmosphère, des livres riches en détails qui rendent les scènes vivantes.

Ce sont des livres encore dont l'histoire est suffisamment dense, et

mystérieuse parfois, pour que l'enfant puisse se l'approprier et inventer sa propre histoire, sa propre légende. S'il y a un mystère – et les grandes histoires en recèlent toujours un –, ce mystère lui trottera dans la tête toute la vie...

La liste des titres que j'ai choisis n'est, bien sûr, pas exhaustive. J'aurais souhaité en citer bien d'autres : *David Copperfield*, *Les Malheurs de Sophie*, *Alice au pays des merveilles*, mais je me suis arrêtée au chiffre huit.

Cette sélection de huit livres repose, bien entendu, sur mes choix personnels, mais ce sont des romans qu'adorent les enfants, des titres qui sont des classiques de la littérature enfantine, ou qui le deviendront.

« Peter Pan », de James Matthew Barrie

Peter Pan est un livre que l'on croit connaître avant de s'apercevoir, à la relecture, qu'une foule de détails nous a échappé. Il s'ouvre sur un *incipit* aussi magique que mystérieux : « *Tous les enfants savent qu'ils vont grandir, sauf Peter Pan.* » Aussitôt plongé dans le livre, le lecteur se pose plusieurs questions : qu'est-ce qui fait qu'un enfant se transforme en adulte ? Et, question plus grave encore : peut-il devenir un adulte sans sombrer dans la banalité, sans perdre la mémoire de son enfance ?

Certains spécialistes de l'âme ont nommé le refus de grandir « syndrome de Peter Pan », aplatissant au passage la richesse du livre. Mais, si Peter Pan parvient à ne pas grandir, c'est peut-être parce qu'il a, face à lui, une petite fille qui sait, elle, qu'elle va grandir. C'est Wendy. Or c'est de Wendy, de son histoire, que j'ai envie de vous entretenir.

Comment Wendy a-t-elle appris qu'elle devait grandir ? Un jour, à l'âge de deux ans, elle offre des fleurs à sa maman, Mrs. Darling, qui s'extasie et lui dit : « *Ah ! si tu pouvais toujours rester ainsi !* » C'est une phrase touchante – quel parent ne l'a pas prononcée ? –, mais qui donne à l'enfant la conscience de vivre un état éphémère, et anticipe la nostalgie de ses premières années. Wendy sait donc qu'elle va grandir. Et il serait peut-être juste, en face du « syndrome de Peter Pan », de parler du « syndrome de Wendy » et des petites filles qui lui ressemblent.

Revenons à la mère de Wendy. Un personnage bien intéressant que cette Mrs. Darling – dommage qu'il passe parfois inaperçu. Voici la description très énigmatique qu'en fait James Matthew Barrie : « *C'était une dame charmante, avec une tournure d'esprit romantique et une bouche si joliment moqueuse.* [...] *Un baiser y était posé que Wendy ne parvenait jamais à prendre. Il se tenait là, bien ostensiblement, au coin des lèvres, à droite.* » Qu'est-ce donc que ce baiser imprenable ?

La suite, nous la connaissons. Wendy est emmenée, en volant, avec ses frères, John et Michael, au pays de Peter Pan, Neverland. Neverland, le « Pays de Jamais », est une sorte de patchwork des éléments du merveilleux enfantin : Indiens, pirates, fées, garçons perdus... Elle va passer ses jours et ses nuits à s'occuper de ces garçons, en *maman*.

Lorsqu'elle rentre chez elle avec les garçons perdus, la famille Darling propose de les adopter. Mrs. Darling, qui a un faible pour Peter Pan, veut l'adopter aussi. Mais Peter Pan refuse, de crainte d'être envoyé à l'école, puis, plus tard, au bureau – de crainte de grandir : « *Oh ! maman de Wendy, si en me réveillant, je devais sentir qu'il m'est poussé de la barbe !* »

Sur ce, il s'enfuit, mais non sans avoir pris à Mrs. Darling ce baiser qui semblait refusé à jamais. Dans les contes de fées, le prince *donne* un baiser à la princesse. Seulement donner un baiser et le *prendre*, ce n'est pas du tout la même chose. Un aventurier, un pirate, un mauvais garçon prend un baiser, l'arrache – c'est le baiser de l'amour impossible.

Mrs. Darling ne serait-elle pas, elle aussi, affligée du « complexe de Wendy » qui fait des petites filles et des femmes des mères avant tout, qui rêvent l'amour sans le vivre ?

Une fois adultes, les garçons perdus vont devenir des individus banals. Un accessoire, un seul, suffit à les définir : une serviette en cuir, un parapluie, une perruque et une barbe. Pire encore, John, le petit frère de Wendy, ne sait même pas raconter d'histoires à ses enfants...

Illustration de Francis Donkin Bedford pour l'édition de « Peter Pan » de 1911
© Rue des Archives

Wendy a grandi, mais elle n'est pas devenue banale. Elle a une fille, nommée Jane, à qui elle fait le récit de ses aventures à Neverland. Quand Peter Pan revient, il n'emmène pas Wendy qui ne sait plus voler ; il emmène Jane, et quand Jane sera grande, il emmènera sa fille. Et toutes ces petites filles, toutes ces femmes, qui ont suivi Peter Pan à Neverland avant de retourner dans le réel mener leur vie adulte, forment une lignée : à leur façon, elles prolongent l'enfance en la racontant, en enrichissant la légende familiale.

Marcel Aymé (1902-1967)
© Abert Harlingue, Roger-Viollet

« Les Contes du chat perché », de Marcel Aymé

Marcel Aymé aimait les romans populaires, *Arsène Lupin*, *Les Trois Mousquetaires* ; il a aussi préfacé les *Contes* d'Andersen. Ses *Contes du chat perché* empruntent à la tradition des contes populaires, mais sa patte d'écrivain en fait de véritables petits bijoux de la langue française.

Deux fillettes, Delphine et Marinette, habitent une ferme avec leurs très rudes parents et en compagnie d'animaux qui parlent, rient, pleurent, pensent et font des projets, des animaux amis.

Certains sont des personnages inoubliables : on se rappelle le chat qui passe sa patte derrière l'oreille pour faire pleuvoir, on se rappelle aussi un personnage bien fanfaron mais si drôle, le cochon qui se déguise en détective chaque fois qu'il y a un mystère à résoudre et qui lance : « *Avec une fausse barbe, je passe inaperçu n'importe où.* » On se rappelle le canard, qui rêve de voyage...

Ce canard réalise son désir et rentre des Indes avec une magnifique panthère qui a envie de voir la neige. Une fois à la ferme, la panthère fait régner l'ordre, la paix, la concorde. Mais, un jour, elle se dispute avec le cochon, lequel disparaît. Le félin jure n'y être pour rien... Bientôt, l'hiver arrive, et la neige avec lui. Heureuse, la panthère s'élance dans la neige, elle est

venue pour cela. Mais, au contact des hommes, elle a oublié qu'elle n'est pas faite pour la neige, elle a oublié son instinct animal – c'est cela aussi que nous disent les *Contes du chat perché*. Alors elle s'éteint doucement et meurt de froid en murmurant : « *Le cochon… le cochon…* » Et là, les larmes se mêlent au rire.

Les amitiés qu'entretiennent les deux fillettes avec les animaux ont quelque chose de tragique parce qu'elles butent contre une différence irréductible.

Mais, si les animaux ont envie de devenir humains, il arrive aussi aux fillettes de vouloir devenir des animaux.

Un soir, dans leur lit, elles rêvent, l'une qu'elle est un âne gris très doux et l'autre, un cheval blanc qui galope. Au réveil, elles se sont métamorphosées. Impossible de quitter cette nouvelle enveloppe. Les parents commencent par s'alarmer, puis ils s'habituent et les font travailler comme des bêtes de somme.

La métamorphose est un thème fondamental dans l'œuvre de Marcel Aymé, thème qu'il a magnifiquement traité dans *Le Passe-Muraille*. C'est le désir, que nous avons tous, de devenir autres. Les enfants sentent qu'ils peuvent tenter de le réaliser parce qu'ils ne sont pas encore figés dans leur personnalité.

Chez Marcel Aymé, la métamorphose est un miracle éphémère. Il fait rêver ses lecteurs enfants, mais les fait toujours retomber, avec grâce… sur leurs quatre pattes.

« Fifi Brindacier », d'Astrid Lindgren

Fifi Brindacier est l'une des premières petites filles explosives de la littérature enfantine. Astrid Lindgren a écrit ses aventures à partir de 1945 pour distraire sa fille malade.

Le véritable nom de Fifi Brindacier, c'est Fifilolotte Victuaille Cataplasme Tampon. Elle a neuf ans, et vit seule, avec un singe et un cheval, dans la villa *Drôlederepos*. Elle a un papa, qui est la terreur des mers et le roi des cannibales ; quant à sa maman, elle est au ciel.

Elle possède les deux signes caractéristiques des petites filles explosives : des cheveux roux carotte et des chaussettes dépareillées.

Fifi a beaucoup de mal à se plier aux règles des adultes. Elle les conteste, mais sans jamais nuire à quiconque. Sa façon de détourner les règles est même une source d'inspiration pour les enfants, voire pour quelques adultes. Elle fascine ainsi deux enfants, ses petits voisins, Annika et Tommy, deux enfants sages, évidemment, qui, eux, n'auraient jamais osé défier les règles.

Quand Fifi marche à reculons. Annika lui demande pourquoi. Alors

Astrid Lindgren (1907-2002)
© Suddeuttsche Zeitung / Rue des Archives

Fifi a cette réponse, frappée au coin du bon sens : « *Pourquoi je marche à reculons ? C'est un pays libre, non ?* »

Elle adore sauter à pieds joints dans les flaques. Et alors ? « *Qui a dit que les enfants devaient nécessairement rester secs ?* » Elle affirme que, chez les cannibales, on célèbre une fête du mensonge. Et elle ajoute : « *Moi, je mens tellement fort que j'en rigole toute seule.* »

Cette petite fille douée d'une imagination extraordinaire a une manière exceptionnelle d'utiliser les mots. Elle ne sait ni lire ni écrire, mais joue sur le sens propre et le sens figuré avec une grande intelligence.

Ainsi, à l'entrée de la fête foraine : « *Est-ce que je peux rentrer à moitié prix si je promets de ne regarder que d'un œil ?* »

Un jour, elle se réveille avec, dans la tête, un mot nouveau : *Warou*. Elle ne sait pas ce qu'il signifie, mais elle va le découvrir, c'est sûr !

Et elle explique, avec son goût du paradoxe : « *On est en droit de se dire que les gens sont bizarres. Voyez un peu les mots qu'ils inventent : bassine, truelle, corde. Un vrai mystère de savoir où ils ont été les chercher. Mais* warou*, un mot formidable, ils le laissent de côté. Quelle chance de l'avoir trouvé ! Et je vais tout de suite dénicher ce qu'il veut dire.* »

Et la voilà galopant dans toute la ville à la recherche d'un *warou* !

Fifi réalise tous les rêves de puissance d'un enfant, mais en manifestant en toute occasion un sens aigu de l'équité. Elle est douée d'une riche intériorité qui fait d'elle plus qu'un personnage : Fifi est véritablement une personne. Quel enfant ne souhaiterait lui ressembler ?

Fifi n'a pas envie de grandir, elle trouve les adultes ennuyeux. Annika et Tommy l'approuvent, bien sûr. Pour ne pas grandir, Fifi a une recette que lui a donnée un sorcier du Brésil en même temps que des mini-mini-cachets. Pour rester enfant toute sa vie, il faut les avaler en prononçant la formule magique : « *Gentils mini-mini-cachets, à l'avenir, je ne veux pas grondir.* » Oui, il faut dire *grondir* et pas *grandir*. Car, si on dit *grandir*, on devient adulte très vite !

Fifi a décidément le sens de la magie des mots – et à la lettre près.

« Moumine le Troll », de Tove Jansson

Il existe une série de livres qui n'a malheureusement pas eu le succès auquel elle aurait pu prétendre dans les pays de la francophonie, la série des *Moumine*, de Tove Jansson, écrite et illustrée par l'auteur finnoise à partir de 1945.

Entrer dans ces livres, c'est découvrir un monde rond et douillet, c'est faire attention aux petites choses – petites pattes qui trottinent dans le noir, murmures, petits cris, bruissements.

C'est aussi une écriture très poétique où chaque phrase représente un mystère. Je tiens d'ailleurs ici à rendre hommage aux traducteurs, Kersti et Pierre Chaplet, qui ont trouvé des noms extraordinaires aux personnages et ont réalisé une traduction d'une merveilleuse limpidité.

Dans une vallée idyllique vivent le père, la mère et le fils Moumine, représentés comme de petits hippopotames ronds et doux. Leur maison ressemble à une communauté utopique, à un phalanstère façon Fourier, où amis et hôtes de passage sont accueillis avec chaleur : il suffit d'agrandir la table et d'ajouter quelques lits.

Tous forment une communauté harmonieuse. Pourtant, ils pourraient avoir des disputes car chacun a sa marotte. Papa Moumine écrit ses souvenirs d'enfance, si beaux qu'il en pleure, Snif aime tout ce qui brille, l'Emule collectionne les champignons, le Rat musqué rédige un essai de philosophie intitulé *De l'inutilité de tout*, et le Renaclérican part sans jamais dire où il va.

Tove Jansson enfant (1915-2001)

Le Renaclérican est le grand ami de Moumine. Contrairement à ce que pourrait laisser supposer son nom, le Renaclérican n'est pas un renard dans les illustrations de Tove Jansson, mais un animal imaginaire. Il est l'ami dont rêve tout enfant. Il se balade seul la nuit et, l'été, dort à la belle étoile. En hiver, il part pour les pays chauds, tandis que Moumine hiberne, le ventre rempli de pommes de pin. Et il resurgit au printemps en jouant de l'harmonica. C'est grâce à lui que va survenir la surprise tant attendue.

« *Et si on allait jusqu'au sommet de la colline et qu'on élève un tumulus pour faire voir que personne n'y a été avant*

nous», propose-t-il à Moumine. Or, sur la colline, ils trouvent un chapeau haut de forme noir qui, on l'apprendra plus tard, appartenait à un magicien. Le Renaclérican et Moumine le rapportent à la maison, où ils vont découvrir ses pouvoirs : lorsqu'on glisse une chose à l'intérieur du chapeau, elle se transforme. Les blancs d'œufs y deviennent de petits nuages blancs sur lesquels on peut s'installer comme sur un tapis volant. Les mots étrangers du dictionnaire s'y métamorphosent en petites bêtes noires aux têtes très rigolotes. Les champignons de l'Emule font du salon une forêt tropicale, où les Moumine grimpent de branche en branche et se balancent aux lianes.

Une nuit, le Renaclérican suggère à Moumine de partir à la recherche du chapeau, qui a disparu. Ils sortent et que voient-ils dans la rivière ? Le chapeau. Toute l'eau qui passe à travers est devenue rouge. Moumine se glisse dans l'eau tiède et nage pour attraper le chapeau. Il se lèche la patte, il goûte... de la grenadine ! Se baigner la nuit dans une rivière de grenadine, quelle merveilleuse image de la transgression !

Le plaisir, dans ce livre, n'est pas la satisfaction d'un manque, mais le surgissement de l'inattendu détourné par l'imagination. Et les moments de bonheur vécus par les personnages nous font rêver à un monde où le plaisir individuel se nourrirait du plaisir des autres.

« Ma renarde de minuit », de Betsy Byars

Tom a presque dix ans, il adore lire, est très imaginatif, et déteste le sport et la nature. Tom n'a qu'un seul ami, Peter, qui rêve de devenir inventeur de jeux pour la télévision.

Quand Tom apprend qu'il va passer les deux mois de vacances d'été à la campagne, chez son oncle et sa tante, loin de Peter, il est furieux.

Les vacances commencent mal : son oncle est chasseur, il y a des fusils partout ; quant à sa tante, elle est béate d'admiration devant une portée de porcelets. Il ne reste plus à Tom qu'à aller lire dehors. Un jour qu'il est en pleine lecture, surgit de l'herbe une magnifique renarde noire. Tom est bouleversé par la beauté et par la soudaineté de cette apparition. La renarde s'approche et le regarde.

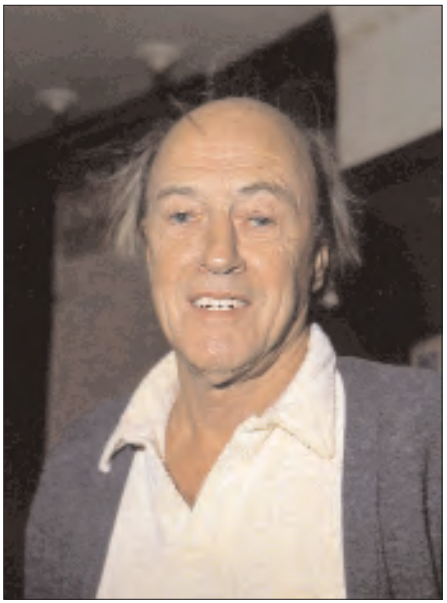
Croiser le regard d'un animal, c'est croiser tout un mystère. Dès lors, Tom se met à attendre la renarde. Il va même la suivre dans le sous-bois et, à cette occasion, découvrir les charmes de la nature, les ruisseaux à écrevisses, les vols de corbeaux, les nids d'oiseaux ou de frelons. Puis il découvre le terrier de la renarde, qui rapporte un oiseau mort à son renardeau. Stupéfait, fasciné, Tom observe la scène en se gardant bien d'intervenir.

Mais la renarde vole des poules dans le poulailler de la tante, et bientôt les fusils vont parler...

Au terme de ses deux mois de vacances, Tom rentre à la maison. Il est devenu quelqu'un d'autre – il a grandi. Il retrouve Peter, mais ne sait plus quoi lui dire. Le décalage entre eux est énorme.

Grâce à cette renarde noire qui représente tout ce que le monde a de sauvage et d'insaisissable, Tom a découvert que l'on pouvait aimer sans toucher, sans parler, sans avoir envie de posséder.

« Sacrées Sorcières », de Roald Dahl



Roald Dahl (1916-1990)
© TopFoto / Roger-Viollet

Roald Dahl est connu de tous, enfants comme adultes, pour son humour féroce et ravageur. La tendresse est rare dans ses livres, sauf dans *Matilda*, bien sûr, et dans *Sacrées Sorcières*, où elle se mêle à un humour explosif.

On ne saura jamais le nom du petit garçon de huit ans qui raconte l'histoire. On sait juste qu'il est orphelin et vit avec une grand-mère norvégienne qui fume la pipe. Cette grand-mère le met en garde contre les sorcières : elles portent des perruques, ont des mains griffues, une salive bleue et projettent l'extermination de tous les enfants.

L'enjeu du livre est là : une grand-mère craint pour la vie de son petit-fils, qui craint pour la vie de sa grand-mère, laquelle est bien vieille et malade. L'amour qui les lie est le noyau de l'histoire.

Sur la recommandation de son médecin, la grand-mère part se reposer et emmène son petit-fils dans la station balnéaire de Bournemouth. Ils séjournent dans un hôtel, lieu fabuleux pour le petit garçon qui se met à explorer toutes les pièces et découvre une vaste salle de conférences. Il va y entraîner ses deux souris apprivoisées au funambulisme.

Soudain, la porte s'ouvre, et une armada de jolies jeunes femmes pénètre dans la salle : ce sont les membres du « *Congrès annuel de la Société royale pour la protection de l'enfance persécutée* ». Blotti derrière un

paravent, le narrateur les observe. Quel enfant ne pourrait s'identifier au héros, caché pour observer à leur insu le comportement des adultes ?

Celle qui semble être chef monte sur l'estrade. Lentement, elle prend son visage à deux mains, par le menton, et le soulève... Alors le visage se retourne tout entier, et elle le jette. C'était un masque. Les autres l'imitent. Sous leur masque de jeunesse, elles ont le visage ratatiné, « *comme s'il avait mariné dans du vinaigre* ». Suit un strip-tease d'un genre très spécial : elles ôtent lentement leurs gants... elles ont des mains griffues ! Elles ôtent leurs chaussures... elles ont le bout des pieds carré. Elles ôtent leurs perruques... elles sont chauves et grattent leurs crânes couverts de boutons !

Roald Dahl sait choisir ses méchants : ils sont toujours d'une irrésistible drôlerie. Les enfants ne sont pas effrayés par cette scène à l'humour burlesque.

La Grandissime Sorcière entame alors, avec un fort accent des Carpates, un discours de dictateur fou, grotesque et néanmoins dangereux. Elle mijote un plan pour débarrasser l'Angleterre de tous ses enfants... et se propose de les transformer en souris grâce à une potion magique. L'enfant qui l'ingurgite se retrouve souris en vingt-six secondes.

Hélas, le petit narrateur est vite découvert – il sera le premier à tester le breuvage. Le voilà changé en souriceau... Cette scène, en revanche, impressionne beaucoup les enfants qui, s'identifiant au héros, s'imaginent devenir de petits rongeurs poilus !

Impossible de commencer *Sacrées Sorcières* sans le dévorer jusqu'au bout. C'est un livre palpitant. En scénariste accompli, Roald Dahl sait alterner les scènes au rythme rapide et celles, plus tendres, qui ménagent une respiration.

Jusqu'au coup de théâtre final : un retournement carnavalesque au cours duquel les sorcières se transforment en souris. Grâce à mille ruses, le petit narrateur a réussi à verser dans leur soupe toute la potion destinée aux enfants d'Angleterre. Les sorcières rapetissent à toute allure, leurs corps se couvrent de poils, les voilà transformées en souris.

Les sorcières de Roald Dahl ne sont pas une invention gratuite : elles représentent tout ce qu'il y a de méchanceté et de férocité, parfois, chez les adultes. On sait que, collégien, l'auteur a beaucoup souffert des cruautés des châtiments corporels. On sait aussi le peu de sympathie qu'il avait pour les adultes et comme il leur préférait les enfants et les animaux.

La fin de *Sacrées Sorcières* est tout à fait inhabituelle dans un livre pour enfants : la grand-mère est vieille, et un souriceau ne vit pas bien longtemps. Tous deux savent donc qu'il ne leur reste plus que six ou sept ans

à vivre. Et ils vont cheminer doucement, gaiement même, vers la mort – sans tristesse puisqu'ils seront ensemble.

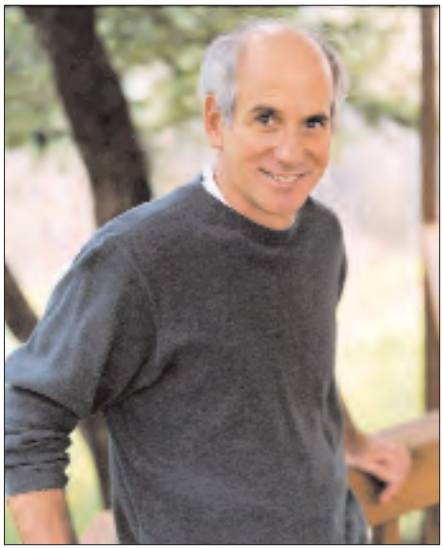
Une fin que les enfants prennent avec beaucoup plus de simplicité que les adultes. Pour eux, « *c'était la seule solution* ».

« Le garçon qui avait perdu la face », de Louis Sachar

Voici un livre d'un écrivain américain bourré de talent, Louis Sachar, l'auteur du célèbre *Passage*.

David, onze ans, aime lire, déteste le sport, cultive un humour qui n'appartient qu'à lui et se fait traiter de ringard. Pour ne pas être toujours hors du coup, il se mêle à une « bande de durs » et participe à une virée contre une vieille dame, dont on chuchote qu'elle est une sorcière. Elle s'appelle Felicia Bayfield. Les « durs » ont décidé de lui voler sa canne à tête de serpent. Cette vieille dame est remarquable : elle porte un chapeau rouge, une robe à pois et des chaussettes violettes... David jurerait qu'avant d'avoir les cheveux gris, elle les avait roux carotte. C'est Fifi Brindacier devenue grande !

Au cours de cette cruelle expédition, les garçons inondent Felicia



Louis Sachar
© Perry Hagopian, 2005

Bayfield de citronnade, cassent sa fenêtre et renversent son fauteuil à bascule avant de prendre la fuite. David est le dernier à décamper. C'est donc à lui qu'elle lance cette phrase énigmatique : « *Ton doppelgänger régurgitera sur ton âme* », une formule fort intriguante.

De retour chez lui, David se documente et apprend que le mot *doppelgänger* désigne un sosie, un double, voire un jumeau maléfique.

David s'en veut. Sous prétexte de suivre ses copains, il a agi comme un lâche, il a perdu la face. La vieille dame est effectivement une sorcière, elle lui a jeté un sort. Pris dans l'engrenage de la culpabilité, il va revivre en boucle toutes les brutalités que la bande lui a infligées.

« Le garçon qui avait perdu la face », llustration d'Anaïs Vaugelade © l'école des loisirs

David comprend : il s'est laissé « encamarader ». La camaraderie est une alliance temporaire, qui s'exerce souvent contre un tiers. Elle n'a rien à voir avec l'amitié, celle qu'il découvre en se liant avec deux autres enfants un peu bizarres, comme lui, qui le soutiennent et l'encouragent à affronter Felicia Bayfield.

Plein de courage, David finit par sonner à la porte de la vieille dame. En entrant, il voit des masques accrochés aux murs du salon. Car Felicia confectionne des masques qui lui valent une renommée internationale. Elle offre une citronnade à David pour le désenvoûter et, surtout, réalise pour lui un masque qui va le libérer de celui qu'il s'est créé lui-même. En se prétendant autre qu'il n'est, en se fabriquant un masque, David a perdu la face au sens propre du terme. Felicia va donc lui restituer son véritable visage.

Ce retournement de l'expression « perdre la face » compte parmi les belles surprises de ce récit.

David comprend alors une chose essentielle : il peut oser être lui-même et cesser d'être un pion manipulé par un groupe.

« Une vague d'amour sur un lac d'amitié », de Marie Desplechin

Suzanne a onze ans et elle aimerait que les adultes répondent enfin à ses questions. Lorsqu'elle demande à sa mère : « *Tu m'aimes ?* », elle voudrait que celle-ci lui réponde sérieusement et la rassure. Mais sa mère lui paraît si dure qu'elle la compare à Nosferatu le vampire. Or Suzanne attend « *des réponses à la saveur d'amande* ». Dans l'amande, la partie comestible se cache à l'intérieur d'une coque dure.

Un jour, la mère de Suzanne décide de lui faire donner des cours de conversation anglaise. Le professeur est un étudiant anglais de dix-sept ans, Tim.

Tim est adorable. Très vite, les cours d'anglais sont oubliés au profit des affinités électives, un phénomène chimique qui fait se reconnaître entre eux ceux qui vont devenir de grands amis. Tout ce que dit l'un trouve sa résonance chez l'autre, s'ensuit une conversation sans fin, faite de coq-à-l'âne, de fantaisie, de réflexions sur Kipling et de discussions graves.

Tim parle un français désuet, celui qu'il a appris en classe et accommodé à sa fantaisie. Suzanne, elle, est très directe. Il utilise souvent des métaphores pour cerner sa pensée, alors qu'elle ne mâche pas ses mots.

Ensemble, ils vont chercher à ajuster leurs langages.

C'est Tim qui apportera à Suzanne les réponses à la saveur d'amande dont elle rêvait. Et quand elle lui demande s'il l'aime, il lui répond : « *L'amour, mademoiselle, non ! C'est juste une petite flaque d'amour sur un lac d'amitié.* »

En même temps, Suzanne découvre une autre facette des membres de sa famille : sa mère, qu'elle comparait à Nosferatu, se rapproche d'elle, tandis que sa délicieuse grand-mère, évanescente dans sa chemise de nuit rose, s'éloigne. Il y a des mères pour tous les âges, la grand-mère maternait le petit enfant, la mère va soutenir l'adolescente.

Une vague d'amour sur un lac d'amitié ouvre le champ du sentiment enfantin à toutes les nuances de l'affection.

Tous ces livres qui marquent pour la vie traitent de ces expériences uniques que sont les premières fois : premières amitiés vraies, premières trahisons, premières appréhensions de la mort, premières émotions devant la beauté, révélation que les parents, aussi, cachent des secrets.

Face à ces premières fois, qui l'émerveillent et l'effraient, l'enfant n'a pas de mode d'emploi. Alors que fait-il ? Il tente des attitudes possibles, il fait des « essais », il se transforme, rêve de devenir âne, cheval ou être fantastique. Il se déguise, joue des rôles, met un masque, puis le retourne et le jette. Voilà pourquoi ces livres qui marquent pour la vie parlent souvent de cette initiation capitale : comment être soi ? comment le devenir ?

Le jeune lecteur voit évoluer sous ses yeux un enfant qui se construit, avec le soutien d'un adulte, d'un nouvel ami, d'un animal.

Le lecteur de huit à douze ans est un lecteur particulier : il donne encore aux mots leur coloration sonore. Il lit avec les oreilles, tout comme avec les yeux. Il se laisse envoûter par le rythme, le ton, la musicalité du texte.

Ces histoires, initiatiques pour les enfants, le sont aussi pour les adultes qui les relisent, s'en trouvent vivifiés, les transmettent à leur tour et les font ainsi entrer dans les légendes familiales.

MARIE SAINT-DIZIER

Bibliothécaire de formation, MAURICE LOMRÉ *est aujourd'hui responsable du pôle L'École des loisirs en Belgique. Son goût des livres et des langues l'a peu à peu amené à traduire des albums pour enfants, ainsi que des récits pour la jeunesse. Il a notamment fait découvrir aux lecteurs francophones des romans de Joke van Leeuwen et de Guus Kuijer. C'est aussi tout naturellement qu'il s'est tourné vers la culture flamande pour laquelle il éprouve une réelle curiosité.*

MARIE DESPLECHIN *se lance dans l'écriture en 1993, avec un roman pour la jeunesse,* Le Sac à dos d'Alphonse *(L'École des loisirs). Il sera suivi d'un recueil de nouvelles,* Trop sensibles *(éditions de L'Olivier) qui lui vaudra de faire une entrée remarquée en littérature générale.*

Marie Desplechin est une femme engagée. Ses aventures littéraires font toujours sens : par exemple, La Vie sauve *(Le Seuil), écrit avec Lydie Violet, bouleversant témoignage sur la maladie et l'amitié, mais aussi* Cent jours sans, *un ouvrage collectif pour la libération de Florence Aubenas, ou, plus récemment,* Danbé *(Calmann-Lévy), avec Aya Cissoko.*

Après de longues années passées en Israël, où elle fait carrière dans le tourisme, YAËL HASSAN *s'installe en France, qui est avec la Belgique le pays de son enfance. En 1994, un accident de voiture l'oblige à l'immobilité et l'amène à l'écriture pour « tuer le temps avant qu'il ne me tue », dit-elle.*

Son premier roman, Un grand-père tombé du ciel, *paru en 1997, est un succès. Depuis, elle n'arrête plus : ses nombreux romans, albums ou documentaires pour la jeunesse sont publiés, pour la plupart, aux éditions Casterman.*

FRANÇOISE RACHMUHL *fut enseignante et éditrice avant de se tourner vers l'écriture et de se donner pour mission de transmettre aux jeunes générations les grands mythes ainsi que les contes traditionnels.*

L'ensemble de ses recueils est publié chez Flammarion-Père Castor, parmi lesquels 16 Métamorphoses d'Ovide, Le Grand Voyage d'Ulysse, Les 12 Travaux d'Hercule, La Légende de Tristan et Yseut, 18 Contes de la naissance du monde, 15 Contes et légendes des fées.

Rencontre avec Marie Desplechin, Yaël Hassan et Françoise Rachmuhl

animée par Maurice Lomré

Leurs lectures d'enfance

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Tant que le personnage principal était un monstre, je l'aimais beaucoup.***

J'ai toujours eu, pour la lecture, une passion qui ne s'est jamais démentie. Je suis fascinée par les livres. Enfant, les livres m'aidaient à m'évader, à me former, à m'enrichir ; bref, ils m'aidaient à vivre. J'adorais lire, et notamment des contes, bien sûr.

Par exemple, les *Nouveaux Contes de fées*, de la comtesse de Ségur : tant que le personnage principal était un monstre, je l'aimais beaucoup, mais une fois qu'il redevenait un garçon comme les autres, il cessait de m'intéresser.

On m'avait offert un recueil de contes de Lituanie qui me plaisaient beaucoup, mais que je trouvais mal écrits. Je me disais : « Il faudra que je les réécrive. » J'avais déjà cette idée à treize ou quatorze ans.

Je me souviens aussi d'avoir lu *Le Livre de mon ami*, récit des souvenirs d'enfance d'Anatole France, dans la « Bibliothèque verte ». Il y raconte comment, petit, il traversait le jardin du Luxembourg en s'intéressant aux statues. Ce passage ne m'a jamais quittée et, chaque fois que je me rends au Luxembourg, je pense à Anatole France.

D'autres lectures m'ont façonnée : par exemple, j'étais tombée amoureuse de Michel Strogoff...

Cela dit, j'avais parfois besoin de lire des livres moins bien écrits, moins intéressants. Alors je me plongeais dans les petits romans-feuilletons des

revues féminines. Mais je le faisais en cachette, de crainte que cela n'abîme l'image que l'on pouvait avoir de moi ! J'ai constaté, en lisant *Les Mots*, de Sartre, qu'il procédait de même quand il était jeune !

YAËL HASSAN. – ***Anne Frank a fait de moi un auteur.***

Petite, je lisais tout ce qui me tombait sous la main : beaucoup de romans, bien sûr, mais aussi des magazines, des feuilletons... Il faut dire qu'à l'époque, l'offre en littérature de jeunesse n'était pas aussi riche qu'aujourd'hui.

J'ai commencé, comme beaucoup, par la comtesse de Ségur. J'ai aussi adoré un auteur qui s'appelait Trilby, une aristocrate versaillaise qui écrivait de fabuleux romans pour les enfants à partir de dix ans : *Moineau la petite libraire*, *Dadou gosse de Paris*, *Florette ou la Rivière des parfums*... Ses livres avaient de très jolies couvertures vert d'eau et, à l'intérieur, de magnifiques images, toujours réalisées par la même illustratrice, Manon Iessel. J'avais une véritable passion pour ces romans.

Or j'ai eu, il y a peu, l'occasion de les relire... et j'ai été horrifiée ! Horrifiée par leur racisme. Je m'en suis voulu de les avoir aimés. Il y a donc aussi certains livres qu'on peut adorer enfant, mais qui ne résistent pas à une lecture adulte.

J'ai rencontré mon livre fondateur à l'âge de douze ans : il s'agit du *Journal d'Anne Frank*. C'est grâce à ce livre que je me suis mise à écrire, grâce à lui aussi que j'ai compris ce qui s'était passé dans ma famille et que j'ai enfin pu aborder le sujet de la Shoah avec mes parents. Ce livre m'a marquée et m'accompagne tout le temps. J'en parle dans mes romans, j'en parle aux enfants que je rencontre dans les classes. C'est *Anne Frank* qui a fait de moi un auteur.

MARIE DESPLECHIN. – ***Les livres vous bougent la vie.***

J'ai, moi aussi, été nourrie aux contes de la comtesse de Ségur. Ils provoquent des cauchemars durables ! À ce titre, on peut relire, par exemple, *La Forêt des lilas* (*Histoire de Blondine, de Bonne-Biche et de Beau-Minon*).

J'ai aussi lu Trilby. C'était ma mère qui lisait ses romans – ils nous venaient donc déjà de la génération précédente. Moi aussi, je les ai adorés. Et, moi aussi, à la relecture, je les ai trouvés inintéressants et mal écrits. C'est cela, surtout, qui m'a déçue.

J'ai lu avec enthousiasme les livres de Françoise d'Eaubonne, publiés dans la « Bibliothèque verte » : *L'Amazone bleue*, notamment, un titre dans lequel s'épanouit le féminisme de l'auteur, la source du mal étant

l'homme, et l'âge d'or le matriarcat. Françoise d'Eaubonne écrivait des livres assez teintés d'idéologie, non tant dans le cadre de l'histoire, qui était assez banal, mais en concevant ses personnages féminins comme de véritables héroïnes. Et cela, je le ressentais à la lecture.

Je l'ai rencontrée par hasard il y a quelques années, dans un café du côté de Strasbourg Saint-Denis. C'était une dame d'un certain âge, habillée dans des couleurs vives, très maquillée, avec des cheveux jaunes dans tous les sens et des tas de papiers sur sa table. J'ai voulu parler avec elle de ses livres pour enfants, mais elle n'en avait aucune envie, ayant, disait-elle, une «*œuvre considérable*». Les titres que j'avais tant aimés étaient «*uniquement alimentaires*». Elle refusait d'en parler.

Parmi les grands chocs, et il s'agit là d'un choc de la tristesse, il y a eu *Mon Bel Oranger*, de José Mauro de Vasconcelos.

L'influence des livres est énorme : les livres vous bougent la vie. À propos du merveilleux *Livre de mon ami*, c'est à cause de lui que je suis venue habiter Paris, parce que je voulais traverser le Luxembourg et vivre dans un immeuble avec une cour pavée comme celle dont il est question dans les souvenirs d'Anatole France.

Les livres ont accompagné toute ma vie, je ne peux pas imaginer une vie sans eux. Ce qui provoque chez moi une grande curiosité pour les gens qui peuvent faire sans – mes enfants, par exemple, à qui ils ne sont absolument pas nécessaires !

Pourquoi écrire ?

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***En définitive, le monde n'a pas tellement changé.***

Par désir d'une transmission, sans doute. Comme je travaille surtout sur des textes du passé – contes traditionnels, légendes ou grands mythes –, j'ai la volonté de transmettre aux enfants d'aujourd'hui des éléments d'hier, des valeurs bien sûr, mais pas seulement, des manières de vivre, aussi.

Quand on compare ce qu'il se passe de nos jours et ce qu'il se passait autrefois, on s'aperçoit qu'en définitive le monde n'a pas tellement changé et qu'il faut savoir affronter ses horreurs comme ce qu'il a de meilleur.

Concrètement, je m'efforce de mettre à la portée des enfants d'aujourd'hui de très beaux textes qui, traduits littéralement, leur seraient incompréhensibles, ce qui est le cas des *Métamorphoses* d'Ovide, par exemple.

YAËL HASSAN. – ***J'écris des livres ancrés dans la réalité.***

Je ne me pose jamais la question de ce que je cherche à faire passer quand j'écris. J'écris parce que j'aime passionnément écrire, parce que j'en ai besoin. J'écris pour tous ces élèves que je rencontre dans les classes et qui m'offrent des échanges extrêmement enrichissants. J'écris pour faire passer des émotions. Souvent, les enfants me disent que mes livres sont trop tristes. À quoi je leur réponds que j'écris des livres ancrés dans la réalité, mais que, même dans les sujets les plus graves, j'essaie de mettre une pointe d'humour, de légèreté, et, surtout, beaucoup d'espoir.

MARIE DESPLECHIN. – ***En fait, je n'aime pas tellement écrire.***

Je ne me pose absolument pas la question de savoir ce que je voudrais dire quand j'écris. Je le fais pour que le lecteur et moi, nous passions un bon moment ensemble.

Parce que, en fait, je n'aime pas tellement écrire : à terme, ça me fait du bien, mais, sur le coup, jamais ! Mon souhait, c'est juste d'écrire une chose qui procure du plaisir à la personne qui la lira.

Maintenant, on ne se refait pas : j'ai un tempérament de prêcheur. On trouve donc forcément un message dans mes romans, mais j'ai presque envie de m'en excuser et de dire au lecteur que ce n'était pas le but initial.

La voix qui parle dans leurs livres…

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***« On croirait t'entendre ! »***

C'est ma voix, même si je travaille sur les textes d'autres auteurs. Certains membres de ma famille m'ont dit, après avoir lu des contes vendéens sur lesquels j'ai travaillé : « *On croirait t'entendre !* » Pourtant, je ne suis pas vendéenne…

YAËL HASSAN. – ***Prêter ma plume aux voix des disparus.***

Quand j'étais petite, mes parents m'expliquaient que j'étais née parce qu'ils avaient eu la chance d'être des enfants juifs cachés pendant la guerre – je devais donc faire quelque chose de bien de ma vie.

Alors, dès que je me suis aperçue que j'avais des facilités pour écrire, je me suis dit que j'allais prêter ma plume aux voix des disparus qui n'ont pas eu le bonheur de pouvoir s'exprimer.

MARIE DESPLECHIN. – ***Un miracle de l'artifice !***

À ma grande stupeur, il m'arrive de rencontrer des gamines de douze ans qui me disent : « *Madame, comment vous faites ? C'est ma vie que vous décrivez. C'est tout à fait moi !* » Alors je me revois dans ma cuisine, vieille toupie cinquantenaire s'échinant sur des gags laborieux ! Et une lectrice croit que c'est elle, que c'est sa voix qui parle !

Miracle de l'artifice ! Je ne suis pas elle, elle n'est pas moi : nous sommes dans une sorte d'entre-deux créé par le texte.

La littérature de jeunesse : une littérature de la transgression ?

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Est-ce qu'écrire n'est pas toujours une transgression ?***

Est-ce qu'écrire n'est pas *toujours* une transgression ? Il y a de nombreuses transgressions dans les contes folkloriques ; elles apportent quelque chose aux enfants parce qu'ils peuvent les investir sans courir aucun danger.

Lorsque le héros commet un méfait ou brave, tout simplement, un interdit, l'enfant peut se mettre à sa place tout en restant tranquillement en train de lire chez lui, à l'abri du danger.

Je fais beaucoup d'ateliers d'écriture autour des contes dans des classes et j'ai remarqué que, souvent, la forme symbolique du conte permet aux enfants d'évoquer des questions relatives à leur vie, aux rapports qu'ils entretiennent avec leurs parents, aux difficultés qu'ils rencontrent, etc.

Tous ces problèmes, ils les abordent à travers des contes qu'ils inventent, bien sûr, mais en respectant les règles du genre. Et, sous cette forme, ils peuvent dire beaucoup.

La littérature de jeunesse : un espace de liberté ?

YAËL HASSAN. – ***J'adore tuer des gens dans mes livres.***

J'associe toujours le plaisir d'écrire à l'idée de liberté. La liberté de se fabriquer toutes les vies, de se glisser dans la peau de tous les personnages, les plus sympathiques comme les plus antipathiques – chose que j'adore.

J'adore tuer des gens dans mes livres. J'adore vivre toutes ces vies et me glisser dans des personnalités qui sont très éloignées de la mienne.

Et puis les livres offrent aussi la possibilité d'écrire beaucoup de choses que l'on n'ose pas toujours dire...

FRANÇOISE RACHMUHL. – *Je travaille sur des textes que je respecte.*

Il m'est difficile de répondre car je travaille sur des textes que je respecte : je ne voudrais pas les abîmer en les adaptant – c'est une contrainte. Ma liberté a donc des limites, mais, à l'intérieur de ces limites, elle existe véritablement.

Littérature de jeunesse et médias, ou « Soyons rien ! » : plaidoyer pour une sous-littérature

MARIE DESPLECHIN. – *En littérature générale, la plupart des écrivains se prennent pour Victor Hugo.*

Si la littérature de jeunesse est un espace de liberté, c'est justement parce qu'elle n'est pas considérée comme une littérature. Nos livres paraissent dans l'indifférence générale, sans aucune critique dans les médias, et arrivent dans les bibliothèques un an plus tard... Mais, *après*, ils durent des années.

Alors que les livres pour adultes sortent dans une atmosphère extrêmement violente. Et, en trois mois, leur vie est faite ! Tandis qu'en jeunesse, on s'inscrit dans le temps, et les enfants sont fidèles : si le livre leur a plu, ils liront les autres, puis les passeront aux plus jeunes.

Tout cela offre une liberté d'esprit qui repose sur une économie. Et une liberté d'esprit qui repose aussi sur les rapports que les auteurs entretiennent entre eux, alors qu'en littérature générale, la plupart des écrivains se prennent pour Victor Hugo, ce qui crée... une mauvaise ambiance.

Je préfère, pour ma part, que l'on reste dans le sous-genre, que l'on reste à la marge. Si on pense que nous ne sommes pas des auteurs, que nos livres ne sont pas des livres et que nos lecteurs ne sont pas des lecteurs, bravo, pourvu que ça dure !

MAURICE LOMRÉ. – *Soyons rien !*

Autrement dit, soyons rien ! Comme dans les premiers vers du poème de Fernando Pessoa, « Bureau de tabac » :

« Je ne suis rien.
Jamais je ne serai rien.
Je ne puis vouloir être rien.
Cela dit, je porte en moi tous les rêves du monde. »

YAËL HASSAN. – ***Si ça fonctionne comme ça, pourquoi changer ?***

En tant qu'auteurs de littérature pour la jeunesse, nous avons, en effet, la particularité de n'être absolument pas médiatisés. Et nous nous en portons très bien, merci !

J'ai toujours été impressionnée par le cas du *Faucon déniché*, un petit roman que l'on lit depuis bientôt quarante ans dans les classes de cinquième car l'étude du Moyen Âge y est au programme. La dernière fois que j'ai rencontré Jean-Côme Noguès, son auteur, il m'a confié que *Le Faucon déniché* s'était vendu à quatre millions d'exemplaires. Et ce, sans un prix littéraire, sans une radio, sans un article ! Si ça fonctionne comme ça, pourquoi changer ?

En Belgique, c'est différent : il y a de vrais articles argumentés, écrits par de vrais journalistes...

MAURICE LOMRÉ. – ***La littérature de jeunesse a ses militants en Belgique.***

Oui, depuis plusieurs années, la littérature de jeunesse a la chance d'avoir ses militants en Belgique, notamment Lucie Cauwe, qui s'est battue pour que lui soit ménagée une place dans *Le Soir de Bruxelles*, et Laurence Bertels qui a mené le même combat dans *La Libre Belgique*. *Le Ligueur* relayait aussi les parutions en littérature de jeunesse.

Daniel Fano et Michel Defourny ont également beaucoup contribué à les faire connaître.

Littérature de jeunesse : traitement comparé en France et en Belgique

MARIE DESPLECHIN. – ***Un rétrécissement spectaculaire.***

En France, nous avons assisté, ces dernières années, à un rétrécissement spectaculaire du peu d'espace consacré à la littérature de jeunesse.

Qu'est-ce que tu feras quand tu seras grande ?

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Je voulais être Victor Hugo.***

J'ai toujours eu envie de devenir écrivain. Ce n'est pas difficile : quand j'étais jeune, je voulais être Victor Hugo, justement !

YAËL HASSAN. – *« Et vous l'avez rencontré, Victor Hugo ? »*

Moi aussi, je voulais être Victor Hugo. J'en ai parlé dans une classe il y a quelques années. Alors un petit garçon a levé le doigt et m'a demandé : « *Et vous l'avez rencontré, Victor Hugo ?* »

MARIE DESPLECHIN. – ***Le sauveteur inconnu.***

Je voulais être sorcière ou médecin, mais je n'ai fait ni l'un ni l'autre. Et j'ai écrit.

J'ai écrit avec le plasticien Jean-Michel Othoniel un petit livre dans lequel il raconte une chose que nous avons tous vécue, à savoir que, petit, il rêvait qu'il n'était pas l'enfant de ses parents, etc.

Mais lui rêvait qu'un sauveteur inconnu viendrait le chercher pour l'enlever à cette vie qui n'était pas la sienne et pour le rendre à sa vraie vie. Et il dit s'être aperçu, en grandissant, qu'il était lui-même devenu ce sauveteur inconnu qui retourne chercher le petit garçon qu'il était pour le ramener dans sa vraie vie.

J'ai, moi aussi, cette impression formidable d'être devenue la personne que j'attendais dans l'enfance, une personne qui peut retourner chercher l'enfant qu'elle était.

Doit-on tout comprendre pour lire ?

MARIE DESPLECHIN. – ***On lit tout le temps des choses qu'on ne comprend pas.***

Petite, je lisais des textes dont je ne comprenais pas un mot. À dix ans, j'ai lu le récit que l'orfèvre Benvenuto Cellini a fait de sa vie. Une fois adulte, je me suis demandé ce que j'avais bien pu comprendre à ce bouquin.

On lit tout le temps des choses qu'on ne comprend pas.

Lectures interdites et lectures terrifiantes

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Le goût du fruit défendu.***

Quand j'étais toute petite, ma mère m'avait interdit de lire un livre qu'elle avait elle-même lu, enfant, et qui l'avait beaucoup impressionnée. Son titre était *La Fille aux miettes*, ou quelque chose d'approchant. Un jour que mes parents étaient absents, j'ai lu le livre, avec délectation évidemment, parce qu'il avait le goût du fruit défendu. Et je me suis demandé comment ma mère avait pu avoir peur de

cette histoire qui, moi, ne m'effrayait pas du tout : il y était, en gros, question d'une petite fille qui gâchait le pain et qui allait en enfer – c'était une histoire archimorale et elle ne m'avait pas du tout fait peur.

Un autre livre, en revanche, m'avait flanqué une frousse épouvantable. C'était un livre pour la jeunesse dans lequel le héros ou l'héroïne, qui se trouve dans un train, voit tout à coup surgir de sous la banquette des Chinois qui l'attaquent. Ce livre m'a tellement terrorisée que, quand j'y pensais le soir avant de m'endormir, je m'enfouissais la tête sous les couvertures jusqu'à étouffer !

MARIE DESPLECHIN. – ***La clef dans la serrure.***

Enfant, je passais mon temps à piquer des bouquins que mon père retrouvait sous mon lit. Il me disait : « *Pour cette fois, je le range, mais ne dis rien à ta mère.* » C'est comme ça que j'ai lu Henry Miller.

Ma mère ne repérait pas tout ce qu'il fallait m'interdire. Elle m'interdisait des histoires sans gravité, celles de Colette, par exemple. En revanche, je me souviens d'avoir pleuré d'angoisse sur Julien Green.

Mais celle qui m'a le plus effrayée, c'est Marie-Claude Monchaux. Elle avait écrit un manuel d'éducation sexuelle avec des courbes sur les œstrogènes, la progestérone, etc. – on n'y comprenait rien ! À la fin, il y avait un bébé, mais comment était-il arrivé là ?

L'explication, c'était : « *comme la clef dans la serrure ou l'épée dans le fourreau* » ! Mais où était la clef ? Ou était la serrure ? Où était le fourreau ? Le livre se terminait par un long passage sur la traite des Blanches.

En conclusion, ce qu'on risquait, si on jouait à ce petit jeu, c'était de se faire enlever et de ne plus jamais revoir ses parents. J'espère qu'on a retiré de la circulation ce livre qui m'a fait faire des cauchemars pendant des années !

La littérature de jeunesse peut-elle – doit-elle – tout dire ?

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Judith et Holopherne.***

Quand on traite de sujets durs et crus, il faut qu'il y ait une écriture. Pour aborder un thème difficile, mieux vaut vraiment un bon écrivain.

On peut parler de beaucoup de choses, mais il faut y mettre la manière. Dans ce que je propose aux

enfants, il y a parfois des histoires un peu « scabreuses ». Par exemple, je suis en train de travailler sur la Bible, et je tiens à faire figurer l'histoire de Judith et Holopherne.

YAËL HASSAN. – ***La littérature de jeunesse aborde absolument tous les sujets.***

J'aurais personnellement du mal à traiter certains thèmes, mais je m'aperçois, en lisant beaucoup de littérature de jeunesse, qu'elle aborde absolument *tous* les sujets. Et que tout dépend, en effet, de la manière dont on en parle.

MARIE DESPLECHIN. – ***Les enfants veulent-ils qu'on leur parle de tout ?***

On peut parler de tout, mais pourquoi ? Les enfants veulent-ils qu'on leur parle de tout ? Les enfants sont des enfants : il leur faut du temps pour métaboliser certaines choses.

Cette volonté acharnée de les leur mettre sous le nez relève, pour moi, d'une grande violence.

Je reviens à Marie-Claude Monchaux : l'image de la clef dans la serrure n'est pas très difficile à comprendre parce qu'on n'arrête pas de vous la répéter, mais, en fait, vous ne voulez pas l'entendre, c'est une représentation qui ne vous convient pas, qui ne vous intéresse pas à ce moment-là de votre existence, puis tout devient évident, simplement parce que vous le saviez depuis toujours. Il y a un certain nombre de sujets que l'enfance travaille à sa manière d'enfance.

Si l'on a vraiment le désir de parler de tout, pourquoi ne pas écrire pour les adultes ? J'ai l'impression qu'il y a là une sorte de quête à la transgression, comme si on cherchait sans cesse à repousser des limites – ce qui est, somme toute, assez enfantin...

Quand j'écris, *j'ai douze ans*. Je ne me demande pas si je peux raconter telle ou telle chose – c'est une question d'adulte. J'ai l'impression de me souvenir assez précisément de ce que je souhaitais entendre, de ce que je percevais à cet âge-là... C'est cette fréquence-là que je partage.

Par exemple : *Le livre qui dit tout*, de Guus Kuijer, fort bien traduit par Maurice Lomré (L'École des loisirs, 2007), est sur cette fréquence-là. La limite, elle est là – c'est comme une éthique de l'écriture.

Unhappy end ?

FRANÇOISE RACHMUHL. – **Tristan et Yseut,** ***cette histoire-là, elle se termine mal !***

Ce qui me frappe souvent dans les romans jeunesse qui abordent des thèmes difficiles, c'est l'impératif final de l'espoir, de l'ouverture, la nécessité que l'histoire se termine bien.

Je me souviens d'avoir lu un livre que je trouvais remarquable, l'histoire d'un garçon harcelé par une bande dans son lycée. À la fin, le héros avait récupéré un vieux revolver et tirait sur son persécuteur. Le livre aurait pu s'arrêter là – eh bien, non, pour finir, celui qui aurait dû mourir en réchappait. Il fallait une fin positive, et elle paraissait artificielle.

Cela dit, je ne pratique pas moi-même puisque je n'écris pas de romans pour la jeunesse. Ou plutôt si, j'en ai écrit un, mais il n'est pas vraiment de moi : il s'agit de *Tristan et Yseut*, et cette histoire-là, elle se termine mal !

MARIE DESPLECHIN. – Mes livres se terminent bien. ***L'idée d'un livre pour enfants qui se termine mal me donne envie de pleurer.***

Pourvu qu'ils lisent…

Question de DEBORAH DANBLON, librairie *La Licorne*, à Bruxelles. – *Peut-on recommander toutes les lectures, y compris les mauvais livres, les mauvaises séries, pourvu que les enfants lisent ?*

FRANÇOISE RACHMUHL. – ***Pourquoi pas ?***

L'une de mes petites-filles, qui ne lisait pas, s'y est mise avec la série *Chair de poule*. Après tout, si elle accroche à la lecture, pourquoi pas ? Par la suite, elle pourra aborder des livres plus difficiles et peut-être plus intéressants.

YAËL HASSAN. – ***Entrée en littérature avec la trilogie d'Agota Kristof.***

Je livrerai, moi aussi, une expérience personnelle. J'ai deux filles : l'une lisait, l'autre pas. J'avais pourtant opéré de la même façon avec les deux, je leur avais proposé les mêmes livres, croyant que la plus jeune allait automatiquement se jeter sur ceux que la grande dévorait.

Eh bien, ça n'a pas du tout marché ! La petite a même développé une allergie totale aux livres. Quant à moi, je ne comprenais pas où était mon erreur.

Jusqu'au jour où, alors qu'elle était déjà une grande adolescente, je parlais à ma fille aînée de la trilogie d'Agota Kristof, qui m'a bouleversée. Pour la première fois, je n'arrivais pas à dire si j'avais aimé ou détesté un livre. Toujours est-il que j'avais été incapable de lâcher en cours de lecture – j'étais allée jusqu'au bout.

Ma fille aînée m'a demandé si je lui recommandais ces livres – je lui ai répondu non. Et là, nous avons entendu une petite voix qui disait : « *Eh bien, moi, je vais les lire, alors !* » Et la cadette est entrée en littérature avec *La Trilogie des jumeaux*. Aujourd'hui, elle est, de nous trois, celle qui lit le plus.

J'ai compris où était mon erreur : c'était de lui avoir proposé des livres trop mièvres. Les enfants font leurs choix, savent ce qu'ils vont aimer, et bien souvent, nous, parents, nous trompons totalement sur ce point.

MARIE DESPLECHIN. – ***Il est fort probable qu'il ne reste plus qu'une infime minorité de lecteurs dans les temps qui viennent.***

J'aimerais voir ce que lisent les parents qui déconseillent les titres de la « Bibliothèque rose » à leurs enfants !

De toute façon, toutes ces questions sur ce qu'il faut donner à lire ou pas sont dérisoires par rapport à ce qui se prépare. Car il est fort probable qu'il ne reste plus qu'une infime minorité de lecteurs dans les temps qui viennent. Je ne suis pas seulement pessimiste sur l'avenir des livres, je suis aussi extraordinairement pessimiste sur l'avenir tout court. Et à assez brève échéance.

La lecture en territoire adolescent
Approches sociologiques
par Christophe Evans

Christophe Evans est chargé d'études en sociologie au service Études et recherches de la Bibliothèque publique d'information (BPI) du Centre Pompidou. Il est également chercheur associé au Centre Gabriel-Naudé, a publié plusieurs articles sur la sociabilité du livre et contribué à de nombreux ouvrages. Parmi les plus récents :

- Quel modèle de bibliothèque ?, *Anne-Marie Bertrand (dir.), Presses de l'ENSSIB, 2008 ;*
- Le Métier de bibliothécaire, *Yves Alix (dir.), éditions du Cercle de la librairie / ABF, 2010 ;*
- Évolutions sociotechniques des bibliothèques numériques, *Fabrice Papy (dir.), Hermès-Lavoisier, 2011.*
- Lectures et lecteurs à l'heure d'Internet : livre, presse, bibliothèque, *C. Evans (dir.), Éditions du Cercle de la librairie, 2011.*

La spécificité de l'approche sociologique touchant les pratiques de lecture adolescentes oblige à une position assez inconfortable.

Et ce pour trois raisons.

La première, c'est que les perspectives sont assez sombres et que je ne vais pas éclaircir la météo, sauf peut-être par quelques embellies ici ou là.

La deuxième, c'est que le discours sociologique, qui porte sur des données statistiques, sur le général plutôt que sur le particulier, revêt parfois un aspect insatisfaisant. Et je ne vais pas inverser certaines tendances : par exemple, les filles lisent plus que les garçons – je ne vais pas dire le contraire.

La troisième, c'est que, sur un sujet aussi important que celui de la littérature pour les adolescents, le regard neutre et froid du sociologue peut parfois créer une forme de frustration.

Je m'efforcerai donc de nuancer mon propos en livrant certaines données d'enquêtes sur la réception des textes par les adolescents, et de le compléter par quelques incises qui nous permettront de voir qui sont réellement ceux qui lisent et ce qu'ils font.

La « contrainte par corps »

Avant toute chose, je voudrais commenter la vignette illustrant cette introduction.

Je l'avais initialement choisie, et puis cette jeune lectrice m'a semblé bien solitaire, alors que les pratiques, chez les préadolescents comme chez les grands ados, sont plutôt grégaires, collectives.

J'ai donc ajouté une seconde vignette où l'on voit trois adolescents allongés dans l'herbe, plongés dans leurs lectures respectives, et constaté la prééminence d'une ligne horizontale : il s'agit bien de ***lire couché***.

Cette génération « désencadrée » dont on parle parfois – « désencadrée » par rapport aux cadres traditionnels d'autorité que constituent l'école ou la famille –, ces ados « allongés » retrouvent le chemin des bibliothèques pour réviser, notamment au moment du baccalauréat, parce qu'ils ont besoin de s'imposer une ***contrainte par corps*** : besoin de s'installer à une table de travail, de s'asseoir sur une chaise, d'avoir des ouvrages posés devant eux, ce qu'ils n'arrivent pas à faire dans leur chambre.

Cette « contrainte par corps » participe aussi de la formation à la lecture dans la mesure où apprendre à lire, ce n'est pas simplement apprendre à déchiffrer des textes, à acquérir des compétences linguistiques, encyclopédiques, c'est aussi apprendre à tenir un livre, à le manipuler.

Et cette contrainte par corps est essentielle pour comprendre le « métier de lecteur », témoin cette citation tirée de l'ouvrage de Véronique Le Goaziou, *Lecteurs précaires : des jeunes exclus de la lecture ?*, qui évoque des non-lecteurs ou de très petits lecteurs :

« Je n'aime pas lire. C'est chiant. Rester comme ça à fixer un livre, c'est une perte de temps. Il y a des trucs plus intéressants à faire.

Ça prend la tête de lire, déjà rien que baisser la tête, ça me fait mal à la nuque, ça me fait mal au crâne, il faut faire des efforts.

Je veux bien faire des efforts, mais pas pour lire. »

(L'Harmattan, 2006.)

Préambule

Observer et décrire objectivement les pratiques adolescentes contemporaines

Ce préambule sera une sorte d'antidote à la potion sociologique. Il s'agit d'y rappeler ***trois écueils méthodologiques*** dans lesquels on a trop rapidement tendance à verser.

Premier écueil, ***l'essentialisme***, qui consiste à essentialiser le phénomène adolescent, à mettre tous les adolescents dans le même sac : « ados », « culture ado », « ados non-lecteurs », « *digital natives* » (natifs du numérique). J'essaierai donc de montrer, à travers quelques exemples, que la pratique de l'ordinateur ne s'oppose pas systématiquement à la lecture de l'imprimé.

Deuxième écueil, tout aussi difficile à éviter puisqu'il est un biais naturel, ***l'adultocentrisme***. On aborde les terres adolescentes avec un regard d'adulte. On a certes été adolescent, mais, en devenant adulte, on a travaillé à oublier l'adolescent en soi, à le refouler. De ce fait, on considère les adolescents avec un regard surplombant qui peut poser problème dès lors qu'il s'agit de bien apprécier leurs pratiques – pratiques de communication (SMS, messagerie instantanée, etc.) ou pratiques de lecture alors jugées illégitimes, inintéressantes, etc. Il convient d'essayer de conserver un regard bienveillant sur le phénomène adolescent, ce que propose, par exemple, la rubrique « Eldorado » dans le journal *Libération*, qui pointe les spécificités du langage adolescent contemporain sans moquerie, ni caricature.

Troisième écueil, ***le culturocentrisme***, pour ne pas dire l'« ethnocentrisme lettré ». L'adulte lecteur est souvent gagné à une culture du livre qu'il a tendance à universaliser et à vouloir reconnaître chez tout un chacun, persuadé que celui qui ne la possède pas, qui ne s'y intéresse pas, est en manque, pour ne pas dire en faute. Je vais donc m'efforcer de ne pas verser dans ce travers, ce qui ne m'empêchera pas, parfois, d'opérer des distinctions et, sans aller jusqu'à établir des hiérarchies littéraires, de classer des supports, des genres et des modalités de lecture.

Usages et cultures numériques des adolescents contemporains

Quels sont les rapports qu'entretiennent les adolescents au support numérique ? Comment leurs pratiques numériques induisent-elles une culture spécifique à leur génération ?

Une génération « hyperconnectée »

Les Anglo-Saxons parlent de ***génération ATAWAD***, un acronyme fort

utile qui signifie : *anytime, anywhere, any device*. C'est-à-dire : n'importe quand, n'importe où, sur n'importe quel support (téléphones portables nouvelle génération, ordinateurs portables, etc.).

Il y a une dizaine d'années, on parlait d'Internet ; il y a cinq ans, on parlait de Google. Aujourd'hui, on parle des réseaux sociaux, et en particulier de Facebook. Le trafic sur Facebook a dépassé le trafic sur Google. ***En 2010, 80 % des 12-25 ans étaient inscrits dans des réseaux sociaux et neuf lycéens sur dix possédaient un compte Facebook***. Ainsi, ceux qui ne sont pas inscrits dans des réseaux sociaux ou qui ne possèdent pas un compte Facebook sont dans une certaine forme d'« anormalité ».

Du jeu aux pratiques de communication

Au début du collège, les jeux couvrent l'essentiel des usages de l'ordinateur. Puis, avec le temps, ce sont les pratiques de communication qui dominent, de même que les consommations culturelles (exemple : visionner des images animées – chez les 12-25 ans, YouTube apparaît en deuxième position, derrière Facebook) et les recherches sur Internet pour des motifs scolaires.

Auparavant, les sociologues spécialistes des pratiques juvéniles « dans la chambre » montraient que la culture de la chambre était plutôt marquée par le pôle féminin. Avec l'introduction de l'ordinateur personnel (en 2008, un lycéen français sur trois possédait un ordinateur connecté à Internet), cette culture de la chambre s'est masculinisée. On voit même des garçons entrer en contact avec des filles de leur collège ou de leur lycée via l'ordinateur, ce qu'ils ne le font pas sur place.

« Remix culture »

Autre point important et dont on n'a parfois pas totalement pris la mesure : aujourd'hui, ***la chaîne traditionnelle de la création et de la diffusion culturelle est transformée***, voire bouleversée, par ces pratiques numériques.

Autrefois, par l'entremise de diffuseurs, de producteurs, d'éditeurs, les créateurs mettaient sur le marché des œuvres qui parvenaient, à terme, à des consommateurs, des récepteurs, des lecteurs, des spectateurs, des auditeurs.

Aujourd'hui, avec le développement des pratiques numériques, avec la dématérialisation des supports, il arrive que les récepteurs se passent de diffuseurs, de distributeurs, de producteurs, pour s'emparer de certaines créations et les réinjecter eux-mêmes dans d'autres circuits, dans d'autres réseaux. Il y a là un brouillage des frontières qui me paraît très intéressant.

Exemple : le ***fan-sub*** (contraction de l'anglais *fan* et *subtitles*, pour « sous-titres »). Une grande partie de la

population, et pas seulement les jeunes, consomme des séries télévisées en *streaming*, c'est-à-dire en piraterie douce. Une communauté de traducteurs récupère ces séries et les traduit, pour ensuite les diffuser sur des sites de partage de vidéos.

Le ***scantrad***. Certains gros lecteurs de mangas ne supportent pas d'attendre la parution française d'un titre publié au Japon. Ils s'en emparent via les réseaux sociaux et des complicités japonaises, disposent de logiciels spécifiques pour détourer les bulles et les traduire, puis diffusent à leur tour le manga. Ce phénomène est assez répandu aujourd'hui, et il s'agit là d'une piraterie qui n'invalide pas l'acte d'achat. En effet, une enquête a montré que la plupart des gros utilisateurs de scantrad l'utilisent pour visionner le manga en primeur, puis vont l'acheter en librairie dès qu'il est sorti.

Dernier exemple, les communautés de ***fanfiction***. Des lecteurs s'emparent d'un univers fictionnel, d'une série, voire d'œuvres classiques comme *Les Misérables* et rédigent la suite sur Internet. Ces adolescents-là écrivent beaucoup et diffusent leurs fictions sur certains sites spécialisés.

On assiste donc à l'émergence d'une forme de « *remix culture* », pour reprendre le vocable anglo-saxon désignant ce phénomène, ainsi qu'à un brouillage de la chaîne culturelle traditionnelle.

Une culture « ludique », « personnalisée », « dynamique », « fulgurante » et « réticulaire »

Autre moyen de caractériser cette culture numérique adolescente, la catégorisation effectuée par Pascal Lardellier dans un ouvrage intitulé *Le Pouce et la Souris : enquête sur la culture numérique des ados* (Fayard, 2006). Bien que je ne sois pas toujours en phase avec le regard critique, voire dévalorisant, porté par l'auteur sur les pratiques numériques adolescentes, la manière dont il les caractérise me paraît particulièrement pertinente.

La culture numérique des adolescents et jeunes adultes est ***« ludique »*** : il faut qu'il y ait du jeu, il faut qu'on puisse s'amuser.

Elle est ***« personnalisée »*** : un téléphone portable ne se prête pas facilement, un iPod non plus – on prête un écouteur, mais pas son iPod. Ces objets, comme le laptop, le netbook ou l'hyperportable, sont des extensions physiques : or il n'est pas question de se couper un bras pour le prêter à son copain.

La culture numérique des adolescents est ***« dynamique »*** : elle n'est pas dans la réception seule, dans la consommation passive, elle suppose une forte interactivité.

Elle est ***« fulgurante »*** : on vient de le voir avec le phénomène du scantrad, on ne supporte pas d'attendre – tout doit donc aller très vite.

Et, enfin, elle est ***« réticulaire »***: elle doit pouvoir s'inscrire dans un réseau de pair à pair, être injectable dans un réseau personnel.

« *Ludique* », « *personnalisée* », « *dynamique* », « *fulgurante* » et « *réticulaire* »: cinq adjectifs assez éloignés de la culture du codex, même si, par certains côtés, nous le verrons, il n'est pas impossible de la retrouver.

Une culture qui définit un style cognitif particulier (serendipity)

Pour présenter cette culture numérique, on peut employer d'autres adjectifs qui permettent de forger des couples d'opposition:

Une culture ***hédoniste vs ascétique***: aujourd'hui, pour la majorité des adolescents et des jeunes adultes, il est hors de question de souffrir pour se cultiver, pour passer à un état de conscience supérieur (en visitant des musées, en observant des œuvres d'art, en lisant de gros livres, etc.).

Une culture ***intuitive vs rationnelle***: il suffit d'observer le comportement des adolescents dans les bibliothèques. Ils évitent le catalogue informatisé et font des recherches sur Internet au moyen de la *serendipity*: en cherchant des choses qu'ils ne trouvent pas, ils trouvent des choses qu'ils ne cherchaient pas.

Une culture ***multitâche***: sur ce point, ils ont peut-être gagné des compétences que nous, « *digital immigrants* », ne maîtrisons pas totalement. Par exemple, ils ont beaucoup plus de facilité que nous à travailler en multi-fenêtrage.

Enfin, cette culture numérique relève de ce que certains psychologues appellent ***l'hypoattention***: il s'agit d'une attention flottante, d'une lecture oblique. En effet, lorsqu'on navigue sur Internet, on n'est pas dans l'hyperattention, dans la lecture en profondeur. On *surfe*, on est à la surface des choses. Mais on a la possibilité, et l'envie parfois, d'aller plus loin.

Tout cela tend à définir un style cognitif particulier à la génération des natifs du numérique.

Incidences sur les pratiques de lecture numérique et la sociabilité livresque ou littéraire

Quelles sont les incidences de ces pratiques changeantes, de cet investissement dans les réseaux sociaux, sur les pratiques de lecture numérique? Et quelles sont leurs incidences en matière de sociabilité livresque, littéraire?

Comment la littérature permet-elle aussi de vivre avec les autres, d'entretenir une complicité et des relations amicales fortes.

Lecture / écriture

Premier point : on parle de lecture, mais, en réalité, il y a autant d'écriture que de lecture.

On l'oublie souvent, ***les adolescents sont des scripteurs***, et ils écrivent beaucoup plus qu'avant. Voir les productions logorrhéiques sur les sites de messagerie instantanée, les forums, les blogs, partiellement dépassés aujourd'hui, d'ailleurs, par Facebook et tous les messages écrits que s'envoient les ados. Le couple lecture / écriture est peut-être plus solidement noué encore qu'autrefois, alors que beaucoup d'adolescents avaient auparavant tendance à se détourner sinon de la lecture, du moins de l'écriture.

Du côté de la lecture, il s'agit, on l'a vu, d'***une lecture de prélèvements*** (navigation hypertextuelle).

Pour le moment, en Europe – ce n'est peut-être pas le cas au Japon ou en Amérique du Nord –, ***les natifs du numérique semblent peu concernés par la lecture sur supports dédiés***, c'est-à-dire sur liseuse électronique, laquelle est, de toute façon, quasiment déjà remplacée par la tablette tactile.

En effet, les liseuses électroniques intéressent avant tout un public de lecteurs. Et, si les adolescents se passionnent pour les tablettes tactiles (les heureux possesseurs de l'iPad l'utilisent beaucoup), ce n'est certainement pas pour télécharger des e-books.

Les sociabilités numériques littéraires adolescentes

On voit fleurir aujourd'hui les blogs de grosses lectrices de romans. Elles trouvent sur Internet un terrain d'expression qui leur offre la possibilité d'entrer facilement en contact avec d'autres lectrices, lesquelles ne sont pas nécessairement des adolescentes. Certains blogs de lectrices adolescentes sont commentés par des adultes. Il y a là un phénomène de croisement des générations qu'on ne connaissait pas auparavant.

Élodie Royer, l'animatrice de *croqueuse2livres*, a commencé son blog à vingt ans, elle en a aujourd'hui vingt-huit et est déjà en train, avec d'autres blogueuses, de mettre en ligne un magazine spécialisé. Mon blog, dit-elle, «*c'était au départ le seul lieu où je pouvais véritablement parler de mes lectures*». Elle ne pouvait pas trop le faire dans le cercle de ses intimes, ses amies n'étant pas suffisamment lectrices ou pas assez intéressées par le fait de partager des avis sur leurs lectures. Elle a trouvé, avec Internet, un terrain d'expression particulièrement efficace.

L'attachement au papier

Dernière remarque : on annonçait, il y a dix ans, le développement des pratiques de lecture numérique et le basculement des adolescents dans la dématérialisation. Or on constate

Activités	11 ans 2002	13 ans 2004	15 ans 2006	17 ans 2008
Regarder la télévision tous les jours	81	79,5	78,5	66
Lire des livres tous les jours	33,5	18	14	9
Lire des BD tous les jours	20,5	13,5	8,5	5,5
Faire du sport tous les jours	22	22,5	21	17,5
Jouer à des jeux vidéo tous les jours	21,5	22	20	16,5
Lire des journaux, des magazines tous les jours	15,5	12	9,5	10
Pratiquer une activité artistique	42,5	51	42	39
Écouter de la musique tous les jours	**37**	**36**	**57,5**	**68,5**
Utiliser un ordinateur tous les jours	**14,5**	**26**	**57**	**69**

Enquête longitudinale portant sur 4000 enfants interrogés de 2002 à 2008
Source : « L'Enfance des loisirs », de Sylvie Octobre, Christine Détrez, Nathalie Berthomier et Pierre Mercklé, MCC / DEPS, 2010

aujourd'hui que ce n'est pas ce qu'il se passe. Certes, les adolescents lisent de moins en moins, mais ils se montrent assez attachés au papier. Quand on leur parle de « livres », ils pensent « livres papier ». On est encore loin de la dématérialisation triomphante.

J'ai participé au pilotage d'une enquête sur la lecture des magazines par les 20-30 ans. Il s'agit d'une génération hyperconnectée qui ouvre Facebook et regarde ses messages avant même le premier café du matin. Eh bien, cette génération hyperconnectée est parfois insatisfaite de cette hyperconnexion.

D'une part, le fait d'être tout le temps connecté implique de se sentir particulièrement démuni lorsqu'on n'a plus de connexion. D'autre part, ces jeunes lecteurs de magazines présentaient justement le magazine papier (presse people, voire presse trash, mais aussi magazines culturels) comme ***un moyen de « déconnexion »***, un moyen de retrouver un temps à

eux, un rythme qu'ils peuvent eux-mêmes contrôler. En effet, Internet implique une sorte de fuite en avant : on navigue d'un lien à l'autre, sans revenir en arrière. Tandis qu'avec un imprimé, on peut revenir en arrière, ou bien s'arrêter et reprendre. Il y a là une complémentarité des usages assez intéressante.

Pratiques culturelles et avancée en âge

Je voudrais présenter ici les résultats d'une enquête statistique récente (ci-contre) portant sur les pratiques culturelles des 11-17 ans en France. L'intérêt de cette enquête réside dans le fait qu'elle est « longitudinale », c'est-à-dire qu'avec la complicité de l'Éducation nationale, les chercheurs du ministère de la Culture qui s'y sont attelés ont interrogé tous les deux ans une même génération d'enfants incrits au collège, puis au lycée. Ce sont donc les mêmes personnes que l'on a interrogées en 2002, 2004, 2006 et 2008, soit au total quatre mille adolescents.

Les résultats de cette enquête offrent par conséquent une vision diachronique, une vision dans le temps, et non une vision synchronique : il ne s'agit pas des enfants qui ont onze ans aujourd'hui, mais bien de ceux qui avaient onze ans en 2002, treize ans en 2004, quinze ans en 2006 et dix-sept ans en 2008.

Leurs différentes activités ou consommations culturelles ont été classées en fonction de l'avancée en âge, ce qui permet d'obtenir un catalogue de « prise » et « déprise » des pratiques assez éclairant.

Apparaissent sur fond blanc les pratiques qui sont à la baisse ; en gris clair, les pratiques relativement stables et, en gris foncé, les pratiques en forte augmentation.

On voit que la lecture de livres est appréhendée d'une façon un peu particulière puisque l'indicateur concerne le fait de lire des livres *tous les jours*. On passe néanmoins de 33,5 % de lecteurs quotidiens à 11 ans à 9 % seulement à 17 ans, écart beaucoup plus important que celui enregistré en 2004.

On constate également que, si certaines pratiques sont stables, d'autres, comme la musique ou l'utilisation de l'ordinateur, augmentent fortement. On notera aussi que la télévision est en baisse. Aujourd'hui, toutes les enquêtes convergent : l'intérêt pour la télévision décline chez les 15-24 ans disposant d'un ordinateur. Bien sûr, ils la regardent sur leur ordinateur. Mais ils ne la regardent plus du tout de la même façon : ils sont beaucoup plus actifs, sélectifs, voire eux-mêmes producteurs, comme l'illustre le succès du site Bombay TV, sur lequel les adolescents traduisent ou doublent de manière fantaisiste des films de Bollywood.

Données complémentaires sur la lecture

• 14,5 % de non-lecteurs de livres à 11 ans.

• 46,5 % à 17 ans.

En 2008, quasiment un adolescent de dix-sept ans sur deux se déclarait non-lecteur de livres. (Il s'agit ici de lecture non contrainte, non scolaire, donc de « lecture plaisir ».)

• 20 % de non-lecteurs de BD à 11 ans.

• 60 % à 17 ans.

Des chiffres qui montrent qu'il convient de ne pas universaliser la lecture de bandes dessinées chez les adolescents.

Filles / garçons

À 11 ans

• 10,5 % des filles ne lisent jamais de livres,

• 18,5 % des garçons ;

• 37,5 % en lisent tous les jours ou presque,

• 30 % des garçons.

À 17 ans

• 33, 5 % des filles ne lisent jamais de livres,

• 59,5 % des garçons ;

• 12,5 % des filles en lisent tous les jours,

• 6 % des garçons.

À 17 ans, les écarts se creusent

• 33,5 % des filles déclarent ne jamais lire de livres, c'est aussi le cas de 59,5 % des garçons, soit six garçons sur dix !

Fréquentation des bibliothèques

À 11 ans, 45 % fréquentent une bibliothèque au moins une fois par mois, 21,5 % à 17 ans.

À 11 ans, 8,5 % des fréquentants y font leurs devoirs, 49 % à 17 ans.

La fréquentation de la bibliothèque devient très fonctionnelle, utilitaire.

Enquête longitudinale portant sur 4000 enfants interrogés de 2002 à 2008. Source : « L'Enfance des loisirs », de Sylvie Octobre, Christine Détrez, Nathalie Berthomier et Pierre Mercklé, MCC / DEPS, 2010.

Des univers culturels changeants

• À 11 ans : TV / sport / musique / livres.

• À 13 ans : TV / musique / radio / ordinateur.

• À 15 ans : TV / musique / ordinateur / radio.

• À 17 ans : ordinateur / musique.

On voit que les éléments décisifs dans l'univers culturel des grands adolescents sont bien l'ordinateur et les pratiques de musique, ces dernières étant ce qu'il y a de plus identitaire pour eux.

À dix-sept ans, moins de télévision, et moins de radio également, alors que celle-ci avait bien résisté jusqu'au début des années 2000 – quant aux livres, ils ne gardent qu'une petite part d'usagers.

Petite nuance à apporter à ce tableau :

Parmi ceux qui lisent des livres, 44 % sont attachés à cette activité à 11 ans.

Ils sont encore 41,5% à 17 ans (c'est plus que la TV : 26,5% ; la BD : 28% ; les jeux vidéo : 38,5%).

Cela signifie que ceux qui sont déjà gagnés à la lecture, et notamment à la lecture littéraire, demeurent, avec l'avancée en âge, plus facilement attachés à cette pratique qu'à d'autres. La lecture reste ainsi plus importante que la télévision, la bande dessinée ou même les jeux vidéo.

Le fait mérite d'être signalé, d'autant qu'il existe aujourd'hui moins de pressions culturelles lorsque l'on réalise ce genre d'enquêtes : en effet, les ados ne s'efforcent plus de se couler dans le moule de la légitimité culturelle – quand ils ne lisent pas, ils le disent !

Comme le reste de la société, à commencer par le monde politique (aujourd'hui, quand un homme politique ne lit pas, il le dit), les adolescents vivent ce phénomène de relâchement culturel et ne se sentent plus contraints à l'hypocrisie dans leurs réponses...

Genres de livres aimés et avancée en âge

Le tableau de la page 42 montre qu'à la préadolescence et après l'âge de 13 ans, les pratiques vont se cristalliser vers des genres moins fréquentés auparavant. C'est le cas pour les romans policiers et la science-fiction (dans laquelle on inclut la *fantasy*), les romans d'amour et les romans historiques.

Les plus éclectiques dans leurs goûts, ceux qui déclarent lire et apprécier un grand nombre de genres littéraires différents, ce sont les préadolescents. C'est-à-dire qu'à partir de 13-15 ans, la tendance s'inverse et que, à 17 ans, l'éclectisme tend à disparaître. Notons qu'à 11 ans, les jeunes lecteurs se montrent beaucoup plus éclectiques que leurs parents (également interrogés au cours de l'enquête).

Aperçus des modalités de réception adolescente

Quelles sont, chez les adolescents, les pratiques d'appropriation du contenu littéraire ?

Pour répondre à cette question, les travaux de Martine Burgos et Jacques Leenhardt sur la réception du *Grand Cahier*, d'Agota Kristof, par des collégiens et lycéens allemands, belges, français et espagnols, peuvent offrir un éclairage intéressant.

Genre de livres	11 ans	13 ans	15 ans	17 ans
Histoires comiques	35	36,5	31	26
Histoires, contes et légendes	34,5	23	18,5	20
Histoires qui font peur	32	35	23,5	16,5
Séries (ex. *Harry Potter*...)	52,5	55,5	53,5	46,5
Romans d'aventure, d'action	37	47	49	41
Romans policiers	19,5	34	37,5	35,5
Romans de science-fiction	14	24,5	31,5	28,5
Romans d'amour	10,5	17,5	30	35
Romans historiques	9	14	24	22,5

Enquête longitudinale portant sur 4000 enfants interrogés de 2002 à 2008.
Base : enfants qui lisent des livres au moins une fois par mois
Source : « L'Enfance des loisirs », de Sylvie Octobre, Christine Détrez, Nathalie Berthomier et Pierre Mercklé, MCC / DEPS, 2010

Ces adolescents, bouleversés par le livre, ont eu des positionnements presque nationaux : les jeunes lecteurs allemands réagissaient à la lecture différemment des jeunes lecteurs français ou espagnols, à cause du terreau historique du roman. Mais ils réagissaient différemment aussi en termes d'éthique par rapport à la crudité, à la cruauté et à la véracité du contenu [1].

D'autres travaux de Martine Burgos et de Manon Hébert sur la réception du *Passeur*, de Lois Lowry, au Québec, au Burkina Faso et en France, montrent qu'en fonction des cultures d'appartenance, les adolescents ne réagissent pas de la même façon à un même texte [2]. Mais tous, bien sûr, réagissent très fortement à un texte comme *Le Passeur* (L'École des loisirs, 1994).

Les travaux de Christine Détrez [3] sur les réceptions croisées filles / garçons

1. *Existe-t-il un lecteur européen ?* Publication du Conseil de la coopération culturelle du Conseil de l'Europe, octobre 1989.

2. *Territoires mentaux, adolescents et* Le Passeur*, de Lowry*, université Toulouse Le Mirail, SCPAM, 2008.

3. Christine Détrez, Patrick Cotelette, Charline Pluvinet, « Lectures des filles et des garçons : à propos du *Seigneur des anneaux* », dans *Les Jeunes et l'Agencement des sexes*, d'Henri Eckert et Sylvia Faure, éditions La Dispute, 2007.

du *Seigneur des anneaux* sont également intéressants. Ils montrent que les filles ont pu trouver leur compte dans *Le Seigneur des anneaux* quand l'œuvre est sortie de son carcan « science-fiction / masculin / fantastique » pour s'inscrire dans une économie médiatico-publicitaire et dans le cinéma.

À cette occasion, elles ont pu s'intéresser au combat, à la « baston », mais sans que les garçons, de leur côté, s'intéressent pour autant davantage aux domaines sentimentaux...

Un exemple d'appropriation spécifique aux ados : le manga

Le manga constitue, pour les adolescents, une annexion personnelle. C'est un genre souvent rejeté par les institutions, et souvent – mais pas systématiquement – rejeté par les parents (ce qui est moins vrai aujourd'hui puisque les lecteurs de mangas du début des années 1990 sont devenus, à leur tour, parents).

Malgré tout, le manga est encore un genre un peu sulfureux. Il y a un « moment manga » assez fort au collège, parfois imposé par le groupe de pairs : pas question de ne pas lire la série dont tout le monde parle ! C'est aussi ce qui s'est produit pour *Harry Potter* ou pour *Twilight*.

Christine Détrez et Olivier Vanhée vont bientôt publier une enquête sur ce qui pousse les adolescents à lire des mangas. Cette enquête montre que le « moment manga » du collège offre, à beaucoup de lecteurs et de lectrices, un imaginaire livresque qui leur permet de sortir de l'enfance. C'est pourquoi certains (pas tous) vont aussi « lâcher » le manga dans les grandes classes du collège parce qu'il s'agira alors de passer à autre chose.

La France est le deuxième marché mondial du manga, le premier étant bien sûr le Japon. Les adolescents français s'approprient donc un territoire relevant d'une culture qui leur est très étrangère. Certains vont jusqu'à apprendre le japonais pour pouvoir traduire des mangas qui ne le sont pas en français et, une fois au lycée, s'inscrivent dans des sections de japonais.

Il s'agit là d'une appropriation tout à fait spécifique, personnelle, et qui va bien au-delà, parfois, de la simple lecture plaisir : pour ces adolescents, la lecture de mangas s'accompagne de prises de position éthiques sur le devenir des personnages et sur les choix auxquels ils sont confrontés.

Un exemple de réception contrainte : le Goncourt des lycéens

Autre exemple de réception adolescente, contrainte cette fois, le Goncourt des lycéens. Au cours d'une enquête sur sa vingtième édition, réalisée avec Martine Burgos, j'ai suivi certains élèves de seconde d'un lycée polyvalent, avec des classes

technologiques très spécialisées (informatique, mécanique des fluides, etc.), par conséquent des classes composées à 80% de garçons et majoritairement de garçons non-lecteurs.

Lorsqu'on leur a annoncé, en début d'année, qu'ils allaient devoir lire quinze livres en deux mois, en discuter entre eux, hiérarchiser leurs choix, les consolider, les défendre, pour, ensuite, les confronter à ceux d'autres lycées, le ciel leur est tombé sur la tête !

Je les ai accompagnés pendant trois mois, notamment pendant les rencontres avec les auteurs, entre autres Amélie Nothomb et Patrick Poivre d'Arvor. On aurait pu penser qu'ils les connaissaient, qu'ils en avaient au moins une image médiatique. Mais non, pas vraiment. Leur confrontation avec la figure de l'écrivain était très étonnante.

Deux livres ont bien fonctionné, deux livres sombres d'ailleurs, ce qui ne leur a posé aucun problème, bien au contraire. Il s'agissait de *No et moi*, de Delphine de Vigan, et de *À l'abri de rien*, d'Olivier Adam. À aucun moment, ces adolescents n'ont été heurtés par l'univers accablant que dépeignent ces romans. Non, ils disaient : « *C'est comme dans la vraie vie.* »

Autre point intéressant : beaucoup d'entre eux ont été amenés à parler de livres qu'ils n'avaient pas lus. Voir à ce sujet le livre de Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* (Minuit, 2007), à mon sens le meilleur ouvrage sur la lecture paru ces dix dernières années. Ces lycéens ont donc dû défendre des personnages, des attitudes, des modalités d'écriture, sans avoir lu le livre. Et ils y ont pris plaisir, cela les a soudés et a développé chez eux une forme de sociabilité littéraire.

Dernière remarque : l'étrangeté, pour ces adolescents, du matériau littéraire. Ils ont découvert que la littérature peut être perturbante. Ils étaient, certes, déstabilisés par la langue, par le style, mais aussi par le contenu fictionnel. Et ceux qui n'arrivaient pas à entrer dans les livres étaient aussi ceux, surtout des garçons, qui avaient du mal à se confronter à l'intériorité dévoilée de l'auteur, et, en fait, à leur propre intériorité.

Les usages sociaux de la lecture

En conclusion, j'aimerais revenir sur la question des usages sociaux de la lecture.

Dans *Histoires de lecteurs*, de Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal (Éditions du Croquant, 2010), on trouve des développements, réalisés à partir d'entretiens avec de gros lecteurs, sur les fonctions sociales de la lecture : quels sont les usages sociaux qui émergent des discours des lecteurs ? Quelles fonctions attribuent-ils eux-mêmes à la lecture ?

Les auteurs en distinguent notamment quatre :

– la ***fonction de divertissement***, la fonction ludique, bien sûr : on lit pour se divertir, pour s'évader ;

– la ***fonction didactique*** : on lit pour apprendre, pour se cultiver, pour se documenter ;

– la ***fonction salutaire*** : il s'agit là d'une forme de lecture rédemptrice, salvatrice, qui permet un travail sur soi. Ce sont les lectures religieuses d'autrefois, les lectures politiques des années 1960 et 1970, les lectures psychologiques des années 1980 et 1990...

Ces usages, on les retrouve chez les adolescents lorsqu'ils se confrontent au récit de vie, genre dont ils sont très friands ;

– dernière fonction, et non des moindres pour le système scolaire comme pour les institutions littéraires, celle que les auteurs appellent la ***fonction esthétique*** : on lit juste pour lire.

C'est la lecture pure. Il n'est plus question de s'évader ni de se documenter, mais de prendre plaisir aux mots, à la langue, au style.

Cependant, cette dernière fonction touche peu, voire de moins en moins, les adolescents contemporains, lesquels s'inscrivent davantage dans une forme de « lire utile », précisément celle dans laquelle notre société tend à basculer...

CHRISTOPHE EVANS

Avant de devenir inspectrice, ARIANE LETURCQ *fut longtemps professeur. Favoriser la lecture chez les jeunes est devenu son cheval de bataille.*

« Quand on me dit qu'il n'y a pas moyen de faire lire les jeunes, je réponds que ce n'est pas vrai, confiait-elle au journal Le Soir *en 2004. Il faut commencer par s'investir soi-même, par trouver que ce qu'ils sont et font est intéressant. »*

SOPHIE CHÉRER *voulait être juge, ce qui l'a amenée à suivre des études de droit et de criminologie, avant d'être happée par l'écriture. Dans ses romans s'expriment toutes ses (saines) indignations et son (inusable) exigence de justice :* Ambassadeur de Sparte à Byzance *et* L'huile d'olive ne meurt jamais *(L'École des loisirs), par exemple, ou encore* À ceux qui nous ont offensés *(éditions de L'Olivier).*

C'est au lycée que FABRICE COLIN *a fait ses premiers pas dans l'écriture : il s'agissait alors de scénarios de jeux de rôles. Et aujourd'hui, à presque quarante ans, il est déjà à la tête d'une bibliographie impressionnante, essentiellement tournée vers le fantastique et la fantasy, et nourrie de textes pour adultes comme de romans pour adolescents ou de bandes dessinées.*

Parmi ses titres les plus connus, La Saga Mendelson *(Seuil Jeunesse) et la série des* Étranges sœurs Wilcox *(Gallimard Jeunesse).*

Après des études de dessin et des années passées à collaborer avec des architectes, SOPHIE DIEUAIDE *s'est lancée avec succès dans le « roman comique »* (Ma vie, par Minou Jackson, chat de salon, Œdipe, schlac ! schlac !, *Casterman). Depuis quelque temps, elle a décidé, avec la série des Papooses, d'explorer le genre de la bande dessinée… malicieuse.*

La taille de ses personnages les plus célèbres est inversement proportionnelle à leur succès. En effet, dans La Vie suspendue *et* Les Yeux d'Elisha *(Gallimard Jeunesse), Tobie Lolness et son peuple minuscule ont assuré au dramaturge et romancier* TIMOTHÉE DE FOMBELLE *une reconnaissance internationale qu'a confirmée le premier volume de* Vango.

Rencontre avec Sophie Chérer, Fabrice Colin, Sophie Dieuaide et Timothée de Fombelle

animée par Ariane Leturcq

Un personnage de leurs livres qu'ils affectionnent particulièrement

FABRICE COLIN. – ***J'ignorais que j'étais écrivain.***

La sorcière Mary Wickford, dans un roman intitulé *La Malédiction d'Old Haven*. Ce livre, qui m'a donné du fil à retordre, est aussi le plus gros que j'ai écrit. J'ai donc passé pas mal de temps en compagnie de Mary Wickford, qui, au début, ignore qu'elle est sorcière, tout comme j'ignorais que j'étais écrivain...

Mais un jour, on m'a dit que je pouvais écrire, tout comme quelqu'un révèle à Mary qu'elle est une sorcière, chose qui va lui apporter beaucoup de pouvoirs et autant d'ennuis – ce qui définit finalement assez bien la vie de l'auteur jeunesse.

SOPHIE DIEUAIDE. – ***Mon personnage m'a changée.***

Je viens de passer une année avec Manon, un personnage d'adolescente. Et, pour la première fois de ma vie, mon personnage m'a changée, le fait de me mettre dans la peau d'une ado m'a changée. Moi qui étais une mère plutôt autoritaire, je suis devenue plus décontractée et spontanée. Je suis moins dans la domination, dans le contrôle.

TIMOTHÉE DE FOMBELLE. – ***Des choses qui, parfois, nous dépassent.***

Par facilité, je vais choisir un personnage que j'ai quitté hier soir et que je vais retrouver demain matin

dans la suite de *Vango*. Il s'agit d'un personnage claustrophobe qui se fait appeler La Taupe et ne vit que sur les toits de Paris.

Ce personnage a surgi non pas au moment de la construction de l'histoire, ce qui m'arrive rarement car je suis plutôt dans la maîtrise démiurgique, mais dans le temps de l'écriture, qui est aussi le plus important.

Mon héros a été touché par La Taupe, et moi avec lui. Je suis à la fois sur les toits de Paris avec La Taupe et, en même temps, seul devant mon ordinateur, avec ces petites lettres noires sur fond blanc qui bâtissent des choses qui, parfois, nous dépassent.

SOPHIE CHÉRER. – ***De vraies vieilles dames sur lesquelles j'ai eu envie d'écrire.***

Je pense à trois vieilles dames qui ne sont pas des personnages inventés, mais de vraies vieilles dames sur lesquelles j'ai eu envie d'écrire.

L'une est Françoise Dolto, que j'ai évoquée dans *Ma Dolto* (Stock, 2008 ; L'École des loisirs, 2009).

L'autre une baronne italienne qui tient tête à la mafia, la baronne Cordopatri, qui apparaît dans *L'huile d'olive ne meurt jamais*.

La troisième est peut-être celle à qui je m'identifierais le plus car j'aimerais vieillir comme elle : il s'agit de Denise Stagnara, fondatrice d'une association qui donne des cours d'éducation sexuelle *et* affective dans les collèges et les lycées. Elle est mise en scène dans *Parle tout bas, si c'est d'amour* (L'École des loisirs, 2006).

En fait, je n'ai rien eu à inventer : elle est ultraromanesque, car donner des cours d'éducation sexuelle à des ados de treize ans quand on en a quatre-vingt-dix, c'est romanesque !

Littérature de jeunesse et médiation adulte : l'école en question

SOPHIE DIEUAIDE. – ***Si les adolescents se détournent de la lecture, c'est à cause de l'école.***

D'abord, dans la mesure où ils travaillent avec des enfants, les médiateurs ne sont pas tout à fait des adultes comme les autres. En ce qui me concerne, la médiation par les enseignants est difficile car mes livres relèvent du genre comique, un genre qui n'est pas considéré comme scolaire.

À mon avis, si les adolescents se détournent de la lecture, c'est à cause de l'école. Ce qu'on leur demande de lire est monstrueusement difficile, notamment au moment du bac français.

FABRICE COLIN. – ***Un échange libéré du rituel des questions préparées.***

Il m'est arrivé d'intervenir dans des classes en l'absence de l'enseignant. Et je dois avouer que ces rencontres ont compté parmi les plus riches que j'ai connues. L'échange y était libéré des contraintes habituelles, du rituel des questions préparées. J'ai pu m'efforcer de donner envie de lire aux élèves avec mes mots, mes convictions, mes intuitions, qui ne cadrent pas forcément avec le système scolaire.

C'est la raison pour laquelle je préfère que les rencontres se déroulent au CDI, un lieu un peu hors de la classe, du carcan scolaire.

Numérique : attention danger ?

FABRICE COLIN. – ***Un danger d'affadissement intellectuel.***

Je me situe entre les deux générations : j'ai commencé à jouer sur ordinateur à treize ou quatorze ans, et j'ai travaillé dans le jeu vidéo – pour moi, ce n'est donc pas le grand Satan. Cela dit, en tant qu'écrivain, l'idée de pouvoir insérer des musiques et des vidéos dans mes livres m'a excité… dix minutes.

Quelle est l'utilité ? Et qui va les payer ? Sans parler de tous les problèmes afférents, notamment celui du coût que représente l'équipement d'une famille de lecteurs en tablettes numériques ! Et puis, si on peut avoir dix mille bouquins sur une liseuse, on peut aussi les perdre en un clin d'œil, ce qui arrive plus rarement avec une vraie bibliothèque.

Maintenant, en tant que parent, je pense que le danger tient à l'attrait instinctif qu'exercent les écrans. Mes enfants n'ont pas de jeux vidéo, de consoles, etc. Et, contrairement à ce que l'on raconte, ils ne sont pas ostracisés à l'école. Quant aux réseaux sociaux, ils représentent un danger d'affadissement intellectuel, dans la mesure où ils ne tirent pas vraiment les jeunes vers le haut…

Peut-être est-ce à nous, acteurs du livre – auteurs, bibliothécaires, libraires –, de prendre en considération le fait que notre travail sera différent désormais : il faut soit se battre contre ces distractions numériques, soit les intégrer. En tout cas, on ne peut pas les nier et se dire que tout sera comme avant.

On voit certaines librairies mourir, et d'autres avoir une santé florissante : celles qui prospèrent sont celles qui vont chercher les lecteurs et qui leur apportent un plus que les ordinateurs ne peuvent leur apporter.

SOPHIE CHÉRER. – ***Avec un stylo et un paquet de feuilles, on est très libre.***

Nous souffrons en ce moment d'un maximum d'incohérence. C'est ce qui nous rend si malheureux et démunis. D'un côté, nous voudrions la décroissance, les économies d'énergie, alors que, de l'autre, nous nous laissons piéger par la masse croissante de nos besoins en technologies sophistiquées.

Or, tous ces prodiges technologiques, que faut-il pour qu'ils fonctionnent ? Des centrales nucléaires ! Et, on l'a vu, il arrive que les centrales nucléaires tombent en panne et fassent de gros dégâts !

Quand l'ordinateur tombe en panne, on s'aperçoit qu'en fait, avec un stylo et un paquet de feuilles, on est très libre.

SOPHIE DIEUAIDE. – ***L'ordinateur n'est pas forcément l'ennemi du livre.***

Les adolescents d'aujourd'hui ont changé : ils peuvent à la fois être assez intellectuels *et* avoir des occupations idiotes. Le numérique ne les affaiblira pas intellectuellement : ils auront des activités intellectuelles *aussi*. L'ordinateur n'est pas forcément l'ennemi du livre.

Pour ma part, en tant qu'écrivain, j'ai hâte de voir réaliser des livres numériques. Hâte que l'on puisse appuyer sur la tête de mon personnage pour l'entendre parler. Impatiente d'avoir de la musique dans mes livres. En outre, cela permettra aux auteurs de raconter *autrement*, et c'est passionnant !

TIMOTHÉE DE FOMBELLE. – ***La modernité de l'acte de lire.***

Je crois en l'avenir du livre, en la modernité de l'acte de lire.

La plupart des films sont des adaptations de livres, la plupart des jeux vidéo sont adaptés de films eux-mêmes adaptés de livres : on cherche du contenu, de la densité – le livre est donc la source de tout.

L'essentiel étant de faire des livres *de qualité*. C'est la qualité de nos livres qui les rendra « durables ». L'iPad 2 a déjà ringardisé l'iPad 1, mais un bon bouquin, lui, ne sera jamais ringard et durera des années.

Un jeune lecteur m'a dit à propos de Vango : « *J'adore le moment où il vole au-dessus de Paris !* » Sur ce, il écarte les bras et imite Superman en train de voler. Je me suis demandé où j'avais bien pu écrire ça.

En fait, ce n'est pas ce que j'ai écrit, mais c'est ce que *lui* a lu... Si je devais adapter la phrase en images, je devrais trancher : Vango vole-t-il ? ou bien court-il, tout simplement ?

Mais là, je n'ai pas à trancher car les mots disent des choses différentes à chacun.

Alors que, sur une console de jeux, quand on tourne vers la gauche, on voit juste la même chose que tous ceux qui tournent aussi vers la gauche...

JEAN DELAS, directeur de L'École des loisirs. – ***Tant qu'il y a des libraires, il y a de l'espoir.***

Qu'il faille préparer cette mutation est une certitude – mais s'obséder sur la question du livre numérique me paraît prématuré.

Je ne crois pas, en effet, à un avenir très proche du livre numérique en littérature de jeunesse. Les pays où il se développe sont aussi ceux qui n'ont plus de librairies dignes de ce nom, c'est-à-dire les États-Unis et la Grande-Bretagne.

Il y a, en revanche, en France comme en Belgique, un réseau de librairies à la fois dense et de qualité. Et tant qu'il y a des libraires, il y a de l'espoir.

Le jour où nous n'aurons plus de libraires dignes de ce nom, le numérique sera le seul espoir. Mais nous n'en sommes pas encore là.

HEDWIGE PASQUET, directrice de Gallimard Jeunesse. – ***Le numérique va constituer une nouvelle forme d'expression.***

À mon avis, le numérique va constituer une nouvelle forme d'expression.

Les possibilités techniques sont étonnantes, qui permettent de développer une autre forme de contenu. Les livres pourront être enrichis avec du son, de la vidéo, etc.

Mais l'album papier sera toujours là, et toujours un moment de partage entre parents et enfants.

Je crois d'autant moins à la disparition du livre que, ces dernières années, c'est l'édition jeunesse qui a tiré l'ensemble de l'édition française. C'est donc que les lecteurs existent.

En outre, chaque fois qu'un nouveau média apparaît, on craint qu'il n'en chasse un autre – ce fut le cas pour le cinéma, pour la télévision, pour la radio. En réalité, tous coexistent aujourd'hui.

En revanche, la difficulté, en tout cas en France, reste le peu de place accordé à l'édition jeunesse dans les médias – parents et jeunes ont donc du mal à se repérer dans la production. Il faudrait que les médias contribuent à leur faire découvrir la richesse de cette littérature.

LOUIS DELAS, directeur général de Casterman. – ***Le modèle économique d'aujourd'hui ne fonctionne pas.***

Sur certains univers, les ventes de livres se développent grâce à la lecture en ligne. Même certains textes écrits pour les téléphones, à la qualité parfois contestable, amènent un public nouveau à la lecture, ce qui nous rend finalement assez confiants sur le renouvellement des lecteurs par ce biais.

En revanche, le modèle économique, aujourd'hui, ne fonctionne pas, et il nous faudra rapidement trouver une équation équilibrée qui respecte les différents acteurs de la chaîne du livre, à commencer par les libraires, tout en garantissant aux lecteurs un prix d'achat accessible.

Du rôle de l'auteur jeunesse (et de ses limites) ou les livres suffisent-ils ?

SOPHIE CHÉRER. – ***Parmi les moyens déployés pour décérébrer une population, figurent les gadgets d'une technologie galopante.***

Il y a une douzaine d'années sortaient deux livres qui sont plus d'actualité que jamais : *Tableau noir : résister à la privatisation de l'enseignement*, de Gérard de Sélys et Nico Hirtt (éditions EPO, Bruxelles, 1998), et *L'Enseignement de l'ignorance*, du sociologue Jean-Claude Michéa (Climats, 1999). Ces deux ouvrages avaient la même analyse, à savoir que, depuis quarante ans, des puissances politiques et financières (FMI, OCDE, Trilatérale, etc.) se sont mises d'accord pour rendre l'Europe compétitive dans le monde économique du XXIe siècle.

Des décisions ont alors été prises, qui sont méthodiquement mises en œuvre. Jean-Claude Michéa explique ainsi que, loin d'échouer, les réformes successives de l'Éducation nationale sont en train de réussir globalement. De réussir à quoi ? À obtenir une élite qui représente à peu près 10 % de la population scolaire, une élite éduquée et cultivée qui fournira les dirigeants de demain. Le reste, le gros des troupes, sera décérébré, a-culturé et analphabète, c'est-à-dire qu'il saura peut-être lire, mais ne retiendra rien, ne comprendra rien – soit 90 % de futurs consommateurs surendettés en puissance.

Et, parmi les moyens déployés pour décérébrer une population, figurent les gadgets d'une technologie galopante, toujours plus chère et provoquant toujours plus d'addiction.

Moi, j'explique aux adolescents que Facebook n'est pas un service public, qu'il s'agit d'une entreprise privée dont le seul but est de faire du

profit, et avec le cynisme le plus total. En France, la bonne conscience de gauche a manifesté contre les fichiers de police Edvige, qui se proposaient de faire apparaître âge, religion, études, préférences sexuelles, etc. Sur Facebook, on inscrit tout cela de soi-même et, en plus, on dit merci !

Il y a une chose universelle chez les adolescents : leur refus d'être dupes, leur refus du mensonge. Vous croyez qu'ils se fichent d'être intelligents ou cultivés, qu'ils se fichent de se savoir espionnés par Facebook ? C'est faux ! Quand on a pris conscience de la situation et de ses dangers, on peut essayer de leur transmettre cette prise de conscience. Et là, ils réagissent.

Les adolescents ont spontanément le goût de la réflexion. Il a juste été « encroûté » par toutes sortes de divertissements. Une fois qu'ils ont retrouvé ce goût de la réflexion, ils ont le choix : ils iront – ou pas – vers les livres, mais au moins ils seront libres.

Arrêtons donc de les laisser se faire tirer vers le bas, et ne nous contentons pas de parler de nos livres dans les classes !

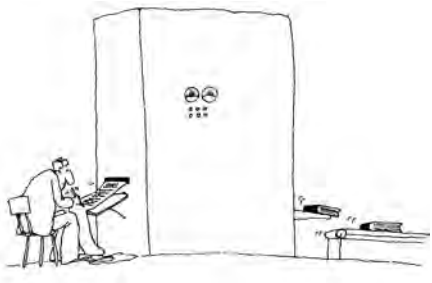
TIMOTHÉE DE FOMBELLE. – ***Ces idées, on peut les faire passer dans des livres.***

Le propre des livres, c'est de transmettre des idées dans le souffle ou dans l'humour d'une aventure. Ces idées, on peut donc sans doute les faire passer dans des livres, dans des histoires.

FABRICE COLIN. – ***Le roman jeunesse qui expliquera cela aux enfants reste à écrire.***

Quand on dit aux élèves qu'il y a, à l'autre bout de la planète, quelqu'un qui s'engraisse sur leur dos grâce à Facebook, on crée un effet de sidération. Et on comprend alors que l'on est la première personne au monde à les mettre en garde.

Et le roman jeunesse qui expliquera cela aux enfants reste à écrire.



La littérature pour la jeunesse, une littérature pour la vie

Journée d'étude organisée par les éditions Casterman, l'école des loisirs, Flammarion-Père Castor et Gallimard Jeunesse, en partenariat avec le Centre de littérature de jeunesse de Bruxelles

CES LIVRES QUI MARQUENT POUR LA VIE

par Marie Saint-Dizier

TABLE RONDE

Rencontre avec Marie Desplechin, Yaël Hassan et Françoise Rachmuhl

LA LECTURE EN TERRITOIRE ADOLESCENT

par Christophe Evans

TABLE RONDE

Rencontre avec Sophie Chérer, Fabrice Colin, Sophie Dieuaide et Timothée de Fombelle

Couverture : Luc Battieuw, Maurice Lomré, Marie Desplechin, Yaël Hassan et Françoise Rachmuhl

l'École des lettres des collèges • n° 6 • mars-mai 2011 • 102e année

l'École des lettres
11, rue de Sèvres, 75006 Paris
Tél. 01 42 22 94 10
courrier@ecoledeslettres.fr

www.ecoledeslettres.fr
www.ecoledeslettres.fr/blog

CPPAP 1115 T 85664
ISSN 0761-3903